



ACTE IV, SCÈNE II.

LA GRISETTE DE QUALITÉ,

DRAME-VAUDEVILLE EN QUATRE ACTES,

Par MM. D'Ennery et Grangé.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 2 MAI 1844.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE MINISTRE	M. DANGLADE.
LA MARQUISE DE SAN-LUCAR	Mme ADAM.
ISABELLE, sa fille	Mlle JUDITH.
MANUEL DE VARGAS, son neveu	M. ALEXANDRE.
DIANA MARIANO	Mlle CLARA.
HECTOR DE FONTANAROSE.	M. BELMONT.
HERCULE DE FONTANAROSE.	M. REY.
GUZMAN DE FONTANAROSE.	M. FRANCE.
GIL PEREZ, vieux serviteur de la Marquise	M. FERDINAND.
VALET DE DIANA	M. DESQUELS.
HUISSIER du palais	M. VESIANT.
EXEMPTS.	
GENTILSHOMMES.	

La scène est à Madrid, sous les dernières années du règne de Philippe III.

ACTE PREMIER.

Une chambre pauvrement meublée; porte au fond, portes latérales; sur le devant un grand fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

GIL PEREZ, *puis* MANUEL.

GIL PEREZ, *en train de ranger*. Allons, voilà le ménage en ordre... c'est toujours autant de besogne de moins pour mes pauvres maîtresses... Que deviendraient-elles si je n'étais là pour les aider un peu?... D'un côté, une mère aveugle; de l'autre, une jeune fille si faible, si mignonne... Et dire qu'autrefois elles avaient des carrosses, des laquais... et que de tout cela il ne reste plus, que moi, Gil Perez, leur ancien serviteur, qui n'ai pas voulu les abandonner comme les

Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être sur la théâtre. Le premier inscrit tient toujours la droite (celle des acteurs), ainsi de suite. Si quelque changement a lieu, il est indiqué par un astérisque.

autres! (*On entend frapper.*) Quelqu'un!... ah! c'est sans doute don Manuel, le cousin de ma jeune maîtresse. (*Allant ouvrir.*) Justement, c'est lui-même... Entrez, entrez, don Manuel.

MANUEL. Gil Perez... comment se portent ces dames?

GIL PEREZ. Toujours de même.

MANUEL. Il n'est rien survenu de fâcheux depuis que je les ai vues?

GIL PEREZ. Hélas! dans l'état où elles sont ça serait difficile; et n'y a guère de malheurs qui ne leur soient arrivés.

MANUEL. C'est vrai; et cependant, chaque fois que j'arrive dans cette pauvre demeure, au lieu de se livrer tout entier au bonheur de revoir Isabelle, mon cœur se serre comme s'il pressentait quelque infortune nouvelle.

GIL PEREZ, *à part.* Pauvre jeune homme!

MANUEL. Préviens ces dames de mon arrivée.

GIL PEREZ. J'y vais, don Manuel.

Il sort.

MANUEL, *seul.* Rien encore à leur annoncer; les démarches que je fais pour elles n'ont amené aucun résultat.

AIR *d'Yelva.*

Chaque soir, en m'éloignant d'elles,
Moi, je leur dis : Espérez, et demain
J'apporterai de meilleures nouvelles :
Oui, le bonheur est peut-être en chemin.
Le lendemain, après cette assurance,
Je n'ose entrer dans ce séjour;
Car mon départ leur donne une espérance
Que vient détruire mon retour!
Oui, mon départ leur donne une espérance
Que vient hélas! détruire mon retour.

SCÈNE II.

MANUEL, ISABELLE.

ISABELLE, *entrant.* Bonjour, mon cousin.

MANUEL. Bonjour, ma chère Isabelle.

ISABELLE. Comme vous arrivez tard! je craignais déjà de ne pas vous voir aujourd'hui. Mais pourquoi donc avez-vous l'air si triste

MANUEL. C'est que je n'ai pas encore d'heureuses nouvelles à vous donner... et vous savoir pauvre, Isabelle, vous, si noble et si pure, vous savoir en proie au besoin, à la douleur, c'est pour moi un cruel supplice...

ISABELLE. Que vous devriez oublier près de moi, monsieur... Voyez, est-ce que je suis triste quand vous êtes là? est-ce que je me souviens quand je vous entends? est-ce que je souffre encore quand je vous vois?...

* Manuel, Gil Perez.

MANUEL. Ah! vous êtes un ange.

ISABELLE. Non, mon ami; mais une pauvre fille qui vous aime bien, vous et ma mère, et qui trouve dans ces deux affections assez de force pour supporter l'infortune.

AIR *de la Croix de ma mère* (DE BÉRAT).

Oui, notre infortune est amère,
Et du ciel mon cœur désespère
Lorsqu'en ces lieux je vois ma mère
Verser en proie à ses douleurs
Des pleurs. } *Bis.*
Mais qu'à les tarir je parvienne,
Que sur mon bras je la soutienne,
Que votre main presse la mienne,
Alors, alors, je le sens bien,
Il ne me manque rien,
Mon cœur ne regrette plus rien,
Non, rien!

LA MARQUISE, *en dehors.* Isabelle! Isabelle!..

ISABELLE, *retirant sa main.* Chut, ma mère!..! Me voilà, me voilà!...

Elle va prendre par le bras la Marquise, qui est venue jusqu'au seuil de la porte.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA MARQUISE*.

AIR : *Bonne et douce Marie.* (MÉMOIRES DU DIABLE.)

ISABELLE.
Pour marcher, bonne mère,
Daignez prendre mon bras;
Je suis heureuse et fière
De diriger vos pas.

LA MARQUISE.
Pour moi quelle tendresse !...

ISABELLE.
C'est remplir un devoir.

LA MARQUISE.
Lorsqu'ainsi je te presse,
Il me semble te voir!

Elle la conduit au fauteuil..

ENSEMBLE.

ISABELLE.
Pour marcher, bonne mère,
Daignez prendre mon bras,
Je suis heureuse et fière
De diriger vos pas.

LA MARQUISE.
Dieu m'ôta la lumière;
Je n'en murmure pas,
Car pour marcher sur terre
Il me reste ton bras.

LA MARQUISE, *assise.* Que faisais-tu donc, Isabelle?...

ISABELLE**. Je tenais compagnie à mon cousin.

LA MARQUISE. Ah! il est ici..... Bonjour, don Manuel... Eh bien, sa majesté a-t-

* La Marquise, Isabelle, Manuel.

** Isabelle, Manuel, la Marquise.

elle enfin entendu la voix de la justice, et nous fera-t-on bientôt cette réparation qui nous est due ?

MANUEL. Hélas ! ma tante, je n'ai pas encore obtenu l'audience que je sollicite du ministre, et je n'ai pu présenter à son excellence vos réclamations et vos plaintes.

LA MARQUISE, *passant au milieu.* Mes plaintes !... Vous vous trompez, mon neveu ; je ne me plains pas... j'attends ; et la force ne me manquera pas plus pour supporter encore la misère qu'elle ne m'a manqué depuis huit ans ; car, sachez-le bien, don Manuel, ce n'est pas sur notre fortune perdue, sur notre château dévasté que j'ai versé des pleurs ; contre de pareilles infortunes, il ne faut qu'un peu de courage..... mais on a faussement accusé le marquis de San-Lucar de trahison, de complot contre l'état ; et j'ai vu mon époux traîné dans un cachot où il attend depuis huit ans le jour de la justice... Voilà, mon neveu, de ces malheurs dont une épouse peut se souvenir longtemps, dont une femme peut pleurer assez pour que ses yeux s'éteignent dans les larmes.

ISABELLE. Ah ! ma mère, calmez-vous, de grâce.

MANUEL. Je partage votre impatience... mais un secret pressentiment me dit que le jour approche...

LA MARQUISE. Et, en attendant, il nous faut, pour vivre, accepter les secours d'un parent éloigné... d'un homme orgueilleux, dont les bienfaits me semblent une aumône.

MANUEL. Vous pensez que le duc d'Alcala ?...

LA MARQUISE. Ne cède, en nous obligeant, qu'à l'importunité. Ah ! si j'avais été seule à souffrir, jamais je ne me serais adressée à lui ; Isabelle a voulu lui écrire... pour elle, pour vous aussi, mon neveu ; je l'ai laissée faire... mais, je le répète, ces bienfaits me coûtent... m'humilient.

MANUEL. Et croyez-vous, ma tante, qu'ils ne me pèsent pas aussi ?... Moi, jeune et fort, qui devrais tout tenir de moi-même, je suis forcé d'accepter des secours ; pauvre cadet de famille, je n'ai rien qu'une épée... J'étais venu à Madrid dans l'espoir que du moins on m'emploierait... et alors, quelle eût été ma joie d'être votre protecteur, votre appui !... mais, hélas ! enveloppé dans la proscription qui pèse sur vous, jusqu'à présent je n'ai rien obtenu... Ah ! il y a des instants où je maudis le rang où je suis né... cette éducation de gentilhomme que j'ai reçue !...*

* Isabelle, la Marquise, Manuel.

AIR : *Connaissez-mieux le grand Eugène.*

Il est des instants où j'envie
Le sort de l'obscur ouvrier !
De sa famille il peut gagner la vie
Lui du moins il peut travailler.

LA MARQUISE.

Qu'entends-je ?

MANUEL.

Oh ! oui, je voudrais travailler !
Lorsque par tous mon attente est trompée,
Sur votre sort lorsque je pleure en vain,
Je troquerais cette inutile épée
Contre un outil qui vous donnât du pain.

LA MARQUISE. Est-ce bien vous que j'entends, mon neveu ! Les San-Lucar ne sont pas nés pour un travail abject, et moi-même je rougirais d'avoir donné à ma fille de ces prétendus talents qui nous fourniraient un pain que j'aurais honte de manger... Des gens comme nous peuvent mourir de faim ; c'est à la cour de rougir de condamner à la misère une illustre famille.

ISABELLE *. Ma mère a raison, mon cousin.

MANUEL. Eh quoi, Isabelle ! vous aussi, vous pensez...

ISABELLE. Que le jour où l'on vous fera justice, le jour où vous serez présenté à l'Escurial, où vous serez revêtu de l'uniforme de capitaine, il ne faut pas que quelqu'un puisse vous rappeler un souvenir humiliant... Et d'ailleurs, pourquoi garder de pareilles pensées ? vous le disiez tout à l'heure, l'instant de la justice est peut-être proche, et vous avez pour l'attendre les secours du duc d'Alcala, qui ne vous manqueront pas... Et à ce propos, mon cousin, je me souviens que nous avons une petite somme à vous remettre.

MANUEL. De l'argent pour moi !...

ISABELLE. Vous devez en avoir besoin ; ces envois sont si faibles, si modiques !... Tenez, tenez, le voici !...

Elle lui présente une bourse.

MANUEL, *sans la prendre.* Je ne sais pourquoi j'hésite toujours à recevoir cet argent ; il me semble que...

LA MARQUISE. Prenez, mon neveu... il est à vous, puisqu'on vous l'envoie.

ISABELLE. Mais prenez donc, Manuel ; vous êtes bien peu galant de tant hésiter, quand je vous le présente dans une bourse que j'ai pris la peine de vous faire moi-même.

MANUEL. En vérité !

ISABELLE.

AIR : *Si ça t'arrive encore.* (LA MARRAINE.)

Cet argent, je le voyais bien,
Vous causait de la répugnance ;
Il fallait trouver le moyen
De vaincre votre résistance.
Pour mieux réussir, qu'ai-je fait ?

* Manuel, Isabelle, la Marquise, assise.

(Pardon de cette tromperie)
J'ai voulu cacher le bienfait
Sous les fils de ma broderie;
Oui, j'ai su cacher le bienfait
Sous les fils de ma broderie.

Elle lui donne la bourse.

MANUEL. Merci, oh! merci!... Mais pourquoi, Isabelle, ne me communiquez-vous jamais les lettres du duc?... je voudrais lui écrire, le remercier de ce qu'il fait pour moi.

ISABELLE. Et voilà justement ce qu'il ne veut pas.

MANUEL. Comment?

ISABELLE. Il nous écrivait encore dernièrement que, brouillé autrefois avec votre père, il cesserait de nous aider du jour où lui arriveraient vos remercîments.

MANUEL. Je ne comprends pas...

LA MARQUISE. En effet, j'ai peine à m'expliquer cet excès d'orgueil.

ISABELLE. Enfin, puisque telle est sa volonté, il faut nous y soumettre... Vous ne voudriez pas nous enlever cette dernière ressource?...

MANUEL. Non; mais, au moins, je veux chercher à m'en créer d'autres qui coûtent moins à ma fierté.

LA MARQUISE*. Bien parlé, mon neveu! A propos, j'ai prié nos voisins, les seigneurs de Fontanarose, de parler pour nous au ministre.

MANUEL. Qui?... ces trois cousins si sots, si vains, si gonflés de leur prétendue importance... qui pensent de même, agissent de même, s'habillent de même...

ISABELLE, *riant*. Et qui, comme ils le disent sans cesse, ne vont jamais l'un sans l'autre.

LA MARQUISE. On les dit fort bien avec son excellence.

MANUEL. Non, le ministre s'amuse de leurs ridicules et de leur sottise... Ce sont des bouffons qu'il admet à ses fêtes, mais auxquels il n'accordera rien.

LA MARQUISE. Et moi, je pense qu'ils nous seront bons à quelque chose.

MANUEL. Je le souhaite, marquise; mais il est tard, il faut que je me retire.

AIR *de l'Enfant de la Grève.*

Oui, voici l'ombre du soir,
Chez moi la nuit me rappelle.
Ah! dans vos cœurs puisse-t-elle
Ramener un peu d'espoir!

ISABELLE.

Touché de notre ferveur,
Dieu finira nos alarmes;
Il éprouve par des larmes
Ceux qu'il réserve au bonheur.

ENSEMBLE.

Oui, voici l'heure du soir,
Chez vous la nuit vous rappelle.
Ah! dans nos cœurs, etc.

Manuel sort.

* Isabelle, Manuel, la Marquise assise.

SCÈNE IV.

ISABELLE, LA MARQUISE, *puis* PEREZ.

LA MARQUISE. Maintenant que nous sommes seules, mon enfant, dis-moi donc pour quel motif tu refuses de montrer à Manuel les lettres de notre parent.

ISABELLE. Moi, maman... c'est que...

LA MARQUISE. Allons, ne cherche pas à me tromper, tu ne sais pas mentir... J'ai bien compris que la raison que tu as donnée n'était qu'un prétexte devant Manuel, j'ai fait semblant de m'en contenter; mais, à présent, je veux tout savoir... Pourquoi brûles-tu les lettres du duc dès que tu me les as lues?...

ISABELLE. Que répondre?... Eh bien, maman, je vais tout vous dire... Si je brûle ces lettres, si je les cache avec soin à Manuel, c'est que, dans ces lettres il n'est pas question de lui... c'est que le duc n'envoie pas d'argent pour mon cousin.

LA MARQUISE. Est-il possible?...

ISABELLE. Et vous comprenez que j'ai dû ménager sa fierté qui s'irriterait s'il savait que des femmes partagent avec lui... vous comprenez que pour lui faire accepter nos dons, j'ai dû lui laisser croire qu'ils venaient de notre parent...

AIR : *Loin de nous pour t'enrichir.*

C'était un mensonge, hélas!
Mais il était nécessaire...
Ah! dites-moi, bonne mère,
Que vous ne me blâmez pas!

LA MARQUISE.

Moi te blâmer!... Je le jure
Par ces larmes que tu vois,
D'un si généreux parjure
Le ciel t'absout par ma voix.

Elle lui tend les bras.

ISABELLE, *s'y jetant.* Ma mère!...

ENSEMBLE

ISABELLE.

Le baiser qu'elle me donne
Me rend l'espoir, le bonheur;
Ce doux mot : je te pardonne!
Vient de soulager mon cœur.

LA MARQUISE.

Que le baiser que je donne
Te rende espoir et bonheur!
Comme moi le ciel pardonne,
Car il a lu dans ton cœur.

Un Domestique entre, remet une lettre à Perez.

PEREZ*, *entrant, bas à Isabelle.* Vous savez, elle est adressée comme les autres à mademoiselle Julia.

ISABELLE. C'est bien... c'est bien, sortez.

Perez sort avec le domestique.

LA MARQUISE. Qu'est-ce donc... Isabelle?

* Perez, Isabelle, la Marquise.

ISABELLE. Rien... rien, maman... c'est... c'est une lettre...

LA MARQUISE. Une lettre! de qui donc?

ISABELLE. Mais... de notre parent, je crois, le duc d'Alcala... oui, oui, c'est de lui, (*avec embarras*) je reconnais l'écriture !

LA MARQUISE. Et que nous écrit-il? sans doute encore des expressions bien sèches, bien humiliantes!

ISABELLE, *qui a ouvert la lettre.* Mais non, au contraire...

LA MARQUISE. Voyons, lis-moi cela.

ISABELLE. Oui, maman. (*Parcourant la lettre et à part.*) « Ce soir, à neuf heures, à » l'hôtel Mariano. » (*Parlant.*) Comment faire?...

LA MARQUISE. Eh bien?

ISABELLE. Eh bien, maman, il nous annonce un nouvel envoi, une somme d'argent que nous recevrons demain ou après.

LA MARQUISE. Ah! et il ne nous marque rien de plus ?...

ISABELLE. Pardonnez-moi, il termine en vous assurant de son respect et de son dévouement sans bornes.

LA MARQUISE*, *se levant.* Hélas! quand viendra le temps où nous pourrons nous acquitter envers lui, où la marquise de San-Lucar n'aura besoin des secours de personne?...

ISABELLE. Allons, calmez-vous, maman, et allez-vous reposer; tenez, appuyez-vous sur mon bras, quittez cet air triste qui me fait tant de peine, et souriez, souriez à votre Isabelle.

REPRISE DU MORCEAU D'ENTRÉE.

La reconduisant.

Pour marcher, bonne mère, etc.

La Marquise embrasse Isabelle et sort par la droite.

SCÈNE V.

ISABELLE, *seule.*

O mon Dieu, mon Dieu! cachons-leur à tous la source de cet argent!... que dirait-il, lui, que dirait ma mère, si elle venait à soupçonner... Mais ce duc d'Alcala, comme il s'est montré égoïste et cruel!... avec quelle dureté il a repoussé les prières que je lui adressais! A chaque instant je tremble qu'on ne découvre que cet argent ne vient pas de lui. Ah! c'est un supplice... un supplice affreux! Mais il doit être bientôt neuf heures... l'on m'attend à l'hôtel Mariano; il faut... (*On entend frapper.*) Quelqu'un!... ciel! quel contre-temps!

* Perez, Isabelle, la Marquise.

SCÈNE VI.

ISABELLE, HERCULE, HECTOR *et* GUZMAN DE FONTANAROSE.

HERCULE, *passant sa tête par la porte.* Peut-on entrer, ma charmante voisine?

ISABELLE, *à part.* Don Hercule! encore cet ennuyeux personnage! (*Haut.*) Mais, monsieur, c'est que ma mère...

HERCULE. N'est pas auprès de vous! je m'en consolerai en adorant vos beaux yeux...

ISABELLE. Il est sans gêne!

GUZMAN *passant la tête par la porte.* Peut-on entrer?

ISABELLE. Comment! encore un?

GUZMAN *entre en sautillant.* Où il y a place pour un, il y a place pour deux.

HECTOR, *entrant de même.* Et quand il y en a pour deux, il y en a bien pour trois.

ISABELLE. Comment, messieurs, vous voilà?...

HERCULE. Tous les trois, mon Dieu, oui; les Fontanarose sont au grand complet.... Vous savez bien d'ailleurs que nous n'allons jamais l'un sans l'autre.

GUZMAN. Nous sommes unis comme les trois doigts de la main.

HERCULE. C'est au point que notre ami, le ministre, ne nous appelle jamais que le triolet des Fontanarose.

AIR :

Oui, tous les trois
On nous voit à la fois!
Même pensée et mêmes lois
Et mêmes droits
Pour tous les trois!
Nos vêtements
Et nos ajustements
Sont tout pareils;
Et comme trois soleils,
On nous voit enfin, chaque jour,
Briller à la ville, à la cour,
A la cour.
S'il faut qu'on dégaîne,
Nous avons la même valeur.
Aux pieds de Chimène
Nous avons tous trois même ardeur.
Bref, tout nous unit;
Mais c'est surtout en fait d'esprit
Qu'on ne nous dirait jamais, je le crois,
Trois!

ENSEMBLE.

S'il faut qu'on dégaîne, etc.

ISABELLE. Vous désirez sans doute parler à ma mère? je vais l'avertir.

GUZMAN*. Un instant, de grâce... ne nous privez pas du bonheur d'être seuls avec vous.

* Guzman, Isabelle, Hercule, Hector.

HERCULE. Depuis si longtemps je guettais ce moment fortuné !

GUZMAN. Et moi aussi.

HECTOR. Et moi aussi.

HERCULE, *riant*. Nous ne guettons jamais l'un sans l'autre.

ISABELLE. Mais, messieurs... que signifie ?...

HERCULE. Ça signifie, ô ma délicieuse voisine, que je n'ai pu vous voir sans vous adorer...

LES DEUX AUTRES. Oui, nous n'avons pu vous voir sans vous adorer.

ISABELLE, *riant*. M'adorer ?... comment ! tous les trois ?...

HERCULE. Nous n'adorons jamais l'un sans l'autre, mais vous pouvez choisir.

ISABELLE, *de même*. En vérité!

HERCULE. Et si l'offre d'un de ces trois cœurs ne vous déplaît pas, nous...

GUZMAN. Nous...

HECTOR, *cherchant*. Nous...

GUZMAN. Nous mettons à vos pieds nos triples hommages.

ISABELLE. Vous oubliez, messieurs, que je dépens de ma mère ; c'est à elle, à elle seule que vous auriez dû vous adresser.

HERCULE. Mais en attendant, ne nous donnerez-vous aucun espoir ? Ah! par pitié ! laissez-nous croire qu'un Fontanarose...

ISABELLE, *avec ironie*. Allons donc, messieurs, vous n'y songez pas : en faisant un choix entre vous, je craindrais d'allumer le flambeau de la discorde, de désunir trois parents, trois cousins si bien faits pour se comprendre.

HERCULE. Comment! vous refusez ?...

ISABELLE. Mon cœur ne rend sans doute pas aux seigneurs de Fontanarose la justice qu'ils méritent ; mais, je l'avoue humblement, il n'a pas encore battu au doux nom de Fontanarose.

HERCULE. Il battra, ma charmante ; laissez-nous l'espérer !...

ISABELLE, *saluant*. Messieurs de Fontanarose !...

ENSEMBLE.

AIR *de la perruche*.

LES TROIS COUSINS.

Ma galanterie,
Ma chevalerie,
Sauront je parie,
Toucher votre cœur.
Oui, je le suppose,
Bientôt, tendre rose,
Un Fontanarose
Sera ton vainqueur !

ISABELLE.

La galanterie,
La chevalerie,
De femme jolie
Désarment le cœur ;
Mais, je le suppose,
Un Fontanarose
Ne peut, et pour cause,
Être mon vainqueur.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA MARQUISE*.

LA MARQUISE. Eh bien ? eh bien ? qu'y a-t-il donc ?...

HERCULE. Ce sont vos voisins, marquise, qui viennent vous présenter leurs très-humbles respects.

LA MARQUISE. Ah ! messieurs de Fontanarose...

HERCULE. Nous venions pour vous entretenir d'une affaire très-grave.

LA MARQUISE. D'une affaire très-grave...

ISABELLE. Et je vous demande, maman, la permission de ne pas assister à cette grande conférence.

LA MARQUISE. Va, mon enfant !

ISABELLE, *ironiquement*. Messieurs de Fontanarose, je suis votre très-humble servante.

Elle sort à gauche.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LES FONTANAROSE.

HERCULE, *à part*. Je suis sûr qu'elle raffole de moi !

HECTOR, *à part*. Elle grille d'envie de m'appartenir !

GUZMAN, *à part*. Pauvres cousins !... je gagerais que c'est moi qu'elle préfère !

LA MARQUISE. Maintenant, messieurs, puis-je savoir ce qui me procure, à cette heure, l'bonneur de votre visite?

HERCULE **. Certainement, madame la marquise, car nos intentions n'ont rien que de très-vertueux.

HECTOR. Elles sont pures...

GUZMAN. Comme le mérinos en bas âge.

LA MARQUISE. Expliquez-vous, messieurs...

HERCULE. Je vais le faire, marquise, comme l'aîné et le plus spirituel des trois.

GUZMAN *et* HECTOR, *à part*. Merci!

HERCULE, *à part*. Parlons d'abord collectivement... plus tard je m'arrangerai pour évincer mes rivaux. (*Haut.*) Madame la marquise nous connait...

LA MARQUISE. Oui, messieurs, je sais que vous êtes d'une bonne famille de Catalogne, et je vous tiens pour d'excellents gentilshommes.

* Hercule, la Marquise, Hector, Guzman.

** La Marquise, Isabelle, Hercule, Hector, Guzman.

HECTOR. Par saint Ignace! je le crois bien!... les Fontanarose comptent vingt-quatre quartiers... vingt de plus que la lune, qui est pourtant d'une assez haute antiquité.

LA MARQUISE, *souriant.* Je sais cela.

GUZMAN. Ils ont parmi leurs ancêtres trois officiers de la garde-robe.

LA MARQUISE. Enfin, messieurs, où voulez-vous en venir?

HERCULE. A vous dire, marquise, que nous brûlons tous trois pour votre charmante fille d'une flamme violente.

LA MARQUISE. Pour ma fille! il se pourrait?...

HECTOR. Il se peut, et nous vous supplions de choisir un gendre parmi nous.

LA MARQUISE. Un instant, messieurs; ceci demande réflexion.

HERCULE. Madame la marquise n'ignore pas le crédit dont nous jouissons auprès du ministre... Son excellence n'a rien à nous refuser.

HECTOR. Ah! ça, rien!

GUSMAN. Absolument rien.

LA MARQUISE. Eh bien, écoutez-moi, messieurs; la fortune n'est pas tout pour moi, sans doute; mais je veux arracher mon enfant au besoin; et celui de vous qui, par son crédit, obtiendrait la liberté de mon époux, nous ferait rendre nos biens, notre rang, serait celui qui aurait plus de chances d'être agréé par moi.

AIR : *Ne raillez pas la garde citoyenne.*

Et maintenant, pardon, si je vous laisse.
Réfléchissez à mes conditions,
Et de celui qui tiendra sa promesse
Je recevrai les propositions.

ENSEMBLE.

LES TROIS HOMMES.

Comptez sur moi, comptez sur ma promesse;
Mon cœur sourit à vos conditions.
Je reviendrai, pour prix de mon adresse,
Renouveler mes propositions.

La Marquise sort à droite.

SCÈNE IX.

HERCULE, HECTOR ET GUZMAN DE FONTANAROSE.

HERCULE. Bravo!... tout marche à merveille!... que le ministre consente à leur accorder cette audience... et alors il faudra bien que la petite se décide pour l'un de nous.

HECTOR. Entre nous, je crois que son choix est déjà fait.

GUZMAN. Vraiment! je le crois aussi.

HECTOR. Avez-vous remarqué le coup d'œil assassin qu'elle m'a lancé en nous quittant?

GUZMAN. A vous?... Allons donc!... c'est moi, au contraire, qu'elle dévorait des des yeux.

HECTOR, *s'échauffant.* Vous! jamais!... je soutiens...

GUZMAN, *de même.* Et moi, je vous répète...

HERCULE, *au milieu.* Là, là; calmez-vous, messieurs... je vais vous mettre d'accord.

LES DEUX AUTRES. Ah!

HERCULE. Elle ne vous regardait ni l'un ni l'autre; c'est moi seul qu'elle examinait en dessous!...

HECTOR. Au fait, attendons, avant de nous quereller... Si elle allait nous refuser tous les trois...

GUZMAN. Impossible!...

HERCULE. Et sous quel prétexte?

HECTOR. Sous prétexte qu'elle nous préférerait son beau cousin... don Manuel de Vargas.

HERCULE. Rassurez-vous... celui-là, j'en fais mon affaire... j'ai tout lieu de croire qu'il ne nous fera pas ombrage bien longtemps.

HECTOR *et* GUZMAN. Comment ça?

HERCULE, *les tirant à part.* J'ai imaginé, pour me débarrasser de lui, une petite combinaison que vous apprendrez ce soir au bal de la Mariano.

HECTOR. Alors, c'est différent; plus d'obstacles.

GUZMAN. Plus de rival à redouter.

HECTOR. Nous courtisons avec acharnement la petite.

GUZMAN. Nous renversons ses derniers scrupules.

HERCULE. Et le plus adroit des Fontanarose devient le gendre de la marquise de San-Lucar.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MANUEL, PEREZ*.

MANUEL, *entré sur les derniers mots. A part.* Qu'entends-je!... (*A Perez.*) Perez, ces dames sont-elles ici?...

PEREZ. Oui, don Manuel.

MANUEL, *avec hésitation.* Toutes les deux?...

PEREZ, *étonné.* Sans doute... toutes les deux.

MANUEL, *à part.* Je respire!... (*Haut.*) Va leur dire que je désire leur parler.

Perez sort par la droite.

* Hector, Hercule, Manuel, Guzman.

MANUEL, *s'avançant.* Messieurs de Fontanarose!...

LES TROIS COUSINS, *à part.* Don Manuel!...

HERCULE, *à part.* Nous aurait-il entendus?...

MANUEL. Si j'ai bien compris, messieurs, l'un de vous prétendrait à la main de ma cousine?

HERCULE, *d'un ton fanfaron.* L'un de nous!... Oui... oui... en effet.

MANUEL. En ce cas, messieurs, quel est celui qui osera soutenir ses prétentions?... Eh bien, vous ne répondez pas... Est-ce vous, don Guzman? car c'est Guzman qu'on vous nomme, je crois?

GUZMAN. Guzman de Fontanarose; oui, don Manuel; quant aux prétentions dont vous parlez, comme rien n'est encore décidé, je ne tiens pas essentiellement à me couper la gorge pour les soutenir... et je... et j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il sort en courant.

MANUEL. C'est donc à vous, don Hercule, que j'aurai affaire?

HERCULE, *se posant.* A moi!

MANUEL. Et vous ne renoncez pas à votre ridicule prétention... A vous, monsieur, si vous osez soutenir...

HERCULE, *d'un air fanfaron.* Chevalier!... (*Baissant le ton.*) Je ne soutiendrai rien, absolument rien; car je serais désespéré que l'Espagne fût privée de l'un de nous, qui sommes deux bons gentilhommes... deux... j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il sort en courant.

HECTOR, *tremblant.* Comment! ils me laissent seuls... ils m'abandonnent...

Il veut sortir.

MANUEL, *l'arrêtant.* Halte-là, monsieur.

HECTOR. Permettez... don Manuel, c'est que mes cousins et moi... moi et mes cousins, nous ne sortons jamais l'un sans l'autre.

MANUEL. C'est possible; mais vous m'entendrez, monsieur; le cœur de mademoiselle de San-Lucar n'appartient qu'à moi... à moi seul... entendez-vous?...*

HECTOR, *tremblant.* C'est ce que j'allais dire.

MANUEL. Vos cousins se sont conduits comme des poltrons.

HECTOR. C'est ce que j'allais dire.

MANUEL, *le regardant trembler.* Et vous, vous êtes un sot.

HECTOR. C'est ce que j'all... j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il se sauve.

* Hector, Manuel.

SCÈNE XI.*

MANUEL, *seul; puis* LA MARQUISE.

MANUEL, *seul.* Et maintenant ne songeons plus qu'à leur annoncer l'heureuse nouvelle que j'ai reçue... Elles sont toutes deux ici, m'a dit Perez... Ah! cette assurance a soulagé mon cœur... cette jeune fille qu'au détour de cette rue... j'avais cru reconnaître... qui, à mon approche, s'est enfuie en jetant un cri... Mais non... je me suis trompé!... j'étais fou!... ce ne pouvait être elle... puisqu'elle est là... puisqu'elle va venir. (*Voyant paraître la Marquise.*) Comment! seule!...

LA MARQUISE, *entrant avec Perez.* C'est vous, don Manuel... à cette heure?

MANUEL. Oui; dans ma joie, mon bonheur, je n'ai pas voulu attendre à demain pour vous apporter un peu d'espérance.

LA MARQUISE. Que signifie?...

MANUEL. Cette lettre d'audience que nous sollicitions depuis si longtemps, je viens enfin de la recevoir.

LA MARQUISE. Il se pourrait...

MANUEL. Mais ma cousine, je ne la vois pas avec vous... où donc est-elle?

LA MARQUISE. Dans sa chambre, sans doute.

MANUEL. Me permettez-vous, ma tante, de lui annoncer cette heureuse nouvelle?

LA MARQUISE. Certainement, mon neveu... appelez-la.

Manuel entre à gauche.

LA MARQUISE, *seule.* Chère enfant... quelle va être sa joie, son bonheur!...

MANUEL, *sortant de la chambre, pâle et défait.* Personne!... personne!... à pareille heure... et cette rencontre que je viens de faire..... O mon Dieu... mon Dieu... que dois-je penser?...

LA MARQUISE. Eh bien! Isabelle?...

MANUEL. Pardon, ma tante, est-ce qu'il y a longtemps qu'elle vous a quittée?...

LA MARQUISE. Non... pourquoi?...

MANUEL. C'est que...

AIR: *Vaudeville de la Haine d'une femme.*

(*A part.*)

Ah! pour mon cœur quelle atteinte mortelle!...
Soyons du moins maître de mon transport!...

LA MARQUISE. Mais enfin!

MANUEL.

(*Haut.*)

C'est qu'en ce moment... Isabelle...

LA MARQUISE.

Eh! bien répondez?...

* La Marquise, Manuel.

MANUEL.
Elle dort!...
A part.)
Pour son repos, je dois me taire!...
Car son honneur est son unique bien!
Si je dévoilais ce mystère,
Elle en mourrait, la pauvre mère!...
Ne disons rien! (*Bis.*)
Souffrons seul, et ne disons rien,
Pour son honneur, et pour le mien,
Partons, partons, ne disons rien.

LA MARQUISE. A demain donc, mon neveu!...

MANUEL. Oui..... oui, à demain, marquise!... (*A part.*) Oh! je pénétrerai ce mystère!...

La Marquise rentre chez elle, Manuel sort par le fond.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon richement décoré et ouvrant sur des jardins.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERCULE, HECTOR, GUZMAN. *Ils sont en scène.*

HERCULE, *à un domestique.* C'est bien; qu'on annonce à la senora Diana les seigneurs de Fontanarose... Par Hercule, mon patron, savez-vous que pour le salon d'une simple bourgeoise, c'est fort coquet ici? Quel luxe! on se croirait à l'Escurial.

HECTOR. C'est vrai... Mais, mon cher cousin, pourquoi donc nous avoir amenés ici avant l'heure du bal?

GUSMAN. Et, surtout, avant celle du souper?

HERCULE. Pour mettre à exécution le projet dont je vous parlais tantôt, et qui doit nous débarrasser d'un fâcheux rival.

GUZMAN *et* HECTOR. De don Manuel?

HERCULE. Justement, je veux me défaire de lui... (*à part*) en attendant que je me défasse de vous deux.

HECTOR. Mais ce projet?

HERCULE. Vous connaissez la maîtresse de céans... Son mari, riche traitant de Madrid, lui a laissé une fortune assez rondelette, mais en revanche un nom très-mince.

GUZMAN. Diana Mariano, c'est très-populassier...

HERCULE. De sorte que la belle veuve n'a plus qu'un désir, une ambition... c'est un titre de noblesse qui lui donne ses entrées à la cour que le premier ministre lui avait refusées...

HECTOR. Comment! le ministre?...

HERCULE. On dit qu'elle a eu des bontés pour lui autrefois... mais que son excellence n'a rien accordé en échange... Voilà pourquoi on ajoute tout bas que les mécontents se réunissent en secret dans les salons de l'ex-favorite, qui cherche à se venger, au profit du Portugal, de n'avoir pas obtenu ces titres qu'elle avait payés.

GUZMAN. Eh quoi! la belle Diana conspire?... Je demande à m'en aller d'ici.

HERCULE. Du tout, nous avons besoin d'elle... aussi, moi, j'ai résolu de l'anoblir.

HECTOR. Ah! bah!... et par quel moyen?

HERCULE. La voici, vous allez l'apprendre.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DIANA *.

DIANA, *à un domestique.* N'oubliez pas, dès que ma faiseuse de modes arrivera, qu'on la fasse entrer... allez!... (*Descendant.*) Ah! c'est vous, messieurs de Fontanarose; puis-je savoir ce qui me vaut sitôt l'honneur de votre visite?

HERCULE. Nous venons, belle dame, vous apporter une heureuse nouvelle.

DIANA. A moi?

HERCULE. Depuis longtemps je me suis aperçu... que vous brûlez du désir d'aller à la cour.

DIANA. En effet!

HERCULE. Nous cherchions un moyen de satisfaire votre caprice... et, ce moyen, nous l'avons trouvé.

DIANA. Il se pourrait... Ah! parlez, parlez vite; quel est-il?

HERCULE. C'est d'épouser un gentilhomme.

DIANA. Comment!.... un mari!... Mais payer de ma liberté mes entrées à la cour... c'est bien cher!...

HERCULE. Oui, mais entendons-nous... un mari complaisant, facile, qui vous donnera les priviléges de la noblesse sans vous imposer les chaînes de l'hyménée.

DIANA. J'entends... et ce mari?

* Hercule, Hector, Diana, Guzman.

HERCULE. Celui que nous avons l'honneur de vous proposer est un gentilhomme aragonais, don Manuel de Vargas.

DIANA, *cherchant*. Don Manuel de Vargas?

HERCULE. Sans fortune, il est vrai, mais de fort bonne noblesse... vous lui ferez obtenir un régiment qu'il ira commander dans quelque province éloignée...

DIANA, *allant à sa toilette à droite*. Eh! mais ce plan me paraît merveilleusement conçu!...

HECTOR, *bas à Hercule, sur le devant*. Don Manuel!... mais il refusera...

HERCULE, *bas*. Eh! c'est là que je l'attends... La veuve sera piquée, furieuse... et saura se venger... car l'alcade mayor est trop bien avec elle pour lui refuser un petit ordre d'exil...

DIANA, *revenant à eux*. Et vous dites que ce gentilhomme?...

HERCULE*. Ce soir, il a dû trouver chez lui une invitation pour votre bal... Vous le verrez, vous pourrez causer avec lui sans qu'il soit besoin de vous faire connaître... de vous démasquer.

DIANA. Sans me démasquer!... Oui, j'aime mieux cela...

HERCULE. Ainsi, voilà qui est convenu... A bientôt votre présentation à l'Escurial!...

DIANA. A l'Escurial!...

AIR *de Lady Melvil*.

Quoi! j'irais un jour
A la cour!
Plus de rivales!
Des égales...

HECTOR.

Que vous coudoieriez..

GUZMAN.

Vous éclipseriez.

HERCULE.

Que vous fouleriez
A vos pieds!

DIANA.

A la messe on m'encenserait!
Chez la reine,
Où j'entre sans peine,
J'ai le tabouret...

HERCULE.

Un des plus dorés...

HECTOR.

Et surtout des mieux rembourrés.

DIANA.

J'ai pour sortir un équipage
Qui porte mes fleurons;
Et pour me suivre un joli page...

HERCULE.

Qui porte vos griffons!

DIANA.

Ah! pour moi quel plaisir!
Ah! quelle victoire!
Et quelle gloire!
Ce brillant avenir,
Quand pourrai-je le saisir?

* Hercule, Diane, Hector, Guzman.

ENSEMBLE.

Ah! pour moi, etc.

LES TROIS HOMMES.

Ah! pour vous quel plaisir!
Ah! quelle victoire
Et quelle gloire!
Ce brillant avenir,
C'est à vous de le saisir.

DIANA*, *remontant, à un domestique qui entre*. Qu'est-ce que c'est?

LE DOMESTIQUE, *bas*. Senora, c'est ce gentilhomme qui...

DIANA. C'est bien. Veuillez m'excuser, messieur de Fontanarose, mais une visite... quelqu'un que j'attendais et que votre aimable conversation m'avait fait oublier.

HERCULE. Nous nous retirons, belle dame! (*Bas, aux deux autres.*) Quelqu'un de la grande conspiration.

HECTOR, *bas*. Dieu! partons vite alors.

GUZMAN. Allons souper, messieurs.

HERCULE. Allons souper.

AIR *de Robert le diable*. (DANSE DES NONNES).

Allons, au revoir!
Il faut recevoir
L'importun qui s'avance.
Mais, en notre absence,
Réfléchissez bien
A tout cet entretien.

ENSEMBLE.

LES TROIS HOMMES.

Allons, au revoir, etc.

DIANA.

Messieurs, au revoir!
Je dois recevoir
L'importun qui s'avance.
Mais, en votre absence,
Je penserai bien
A tout cet entretien.

SCÈNE III.

DIANA, *puis* LE MINISTRE.

DIANA, *seule*. Oui, l'arrangement qu'ils me proposent me paraît assez bon; mais d'abord essayons encore une fois près du premier ministre... le moment est bien choisi... cette nouvelle liste de conspirateurs que j'ai à lui remettre doit le bien disposer pour moi... Le voici!

LE MINISTRE. Bonsoir, ma charmante!

DIANA. Ah! monseigneur, pardon de vous avoir fait attendre... mais n'espérant pas sitôt votre excellence...

LE MINISTRE. Pour Dieu, ma toute belle, laissez là ces titres, vos laquais pourraient vous entendre; vous le savez, ici je ne suis

* Diana, Hercule, Hector, Guzman.

pas l'homme d'État, le ministre; appelez-moi mon cher duc, c'est moins compromettant... et c'est bien plus doux.

DIANA. Eh bien, soit, mon cher duc.

LE MINISTRE. A la bonne heure! (*Il lui baise la main.*) Et, tenez, puisque nous voilà sur le pied de la familiarité, il faut que je vous consulte.

DIANA. Et sur quoi donc, cher duc?

LE MINISTRE. Je vous connais un goût parfait, et je serais bien aise d'avoir votre avis sur ces diamants.

Il lui présente un écrin.

DIANA, *l'examinant.* Ils sont fort beaux, et d'une eau admirable.

LE MINISTRE. Et vous plairait-il de vous en parer, à votre bal de ce soir?

DIANA. Impossib'e, monseigneur!

LE MINISTRE. Impossible, et pourquoi?

DIANA.

AIR *de Fleurette.* (L. PUGET.)

De cette éclatante parure
Les feux sont trop étincelants;
Le front d'une bourgeoise obscure
Ne soutiendrait pas, je le jure,
L'éclat trop vif de ces brillants.
Ils sont d'une telle richesse,
Que pour les porter, sur ma foi,
Il faudrait être une duchesse,
Marquise, ou tout au moins comtesse.
Monseigneur, ce n'est pas pour moi,
Gardez les, ce n'est pas pour moi.

Elle lui rend l'écrin, qu'il va déposer sur la toilette.

LE MINISTRE. J'entends... encore ce désir d'aller à la cour.

DIANA. Il vous serait si facile...

LE MINISTRE. Vous oubliez que sa majesté a seule le pouvoir de conférer des lettres de noblessse.

DIANA. Vous êtes ministre, et un mot de vous...

LE MINISTRE. Pardon, belle dame, mais ce mot, je ne le dirai pas. Il ne faut pas qu'au jour où je quitterai le pouvoir, on puisse dire qu'un premier ministre d'Espagne a payé les bontés d'une jolie femme du même prix que se paye une action d'éclat.

DIANA. Qu'il n'en soit plus question, monsieur le duc, et parlons d'affaires plus sérieuses.

LE MINISTRE. Ah! oui, de ce complot formé contre le roi, contre moi-même... Mais est-il donc bien certain que l'on pense...

DIANA. A conspirer?... eh! vous le savez bien; je n'en veux pour preuve que les visites que vous me faites, à moi que vous n'aimez plus depuis longtemps.

LE MINISTRE. Oh! madame.

DIANA. Vous ne m'aimez plus, vous dis-je.... mais mon affection, mon dévouement ne vous en sont pas moins acquis... et quand après votre abandon, les factieux, les mécontents m'ont offert d'établir chez moi le siége de la conspiration, je les ai accueillis, monsieur le duc, non pour me venger, mais pour vous servir en secret.

LE MINISTRE. Oui, vous êtes une amie sincère et dévouée, oui, vous êtes bonne.... Ainsi, c'est sérieusement que l'on songe...

DIANA. A s'emparer de la personne du roi, à se défaire de votre excellence... Jugez-en vous-même; voici les noms des conspirateurs.

LE MINISTRE. Qu'ai-je vu? les plus grands noms d'Espagne!... oh! mais halte-là, messeigneurs! Il y a autour du trône des ministres forts et puissants... et ceux-là sauront déjouer vos projets.

AIR : *Ces braves hussards du 6e.*

Non, quels que soient vos titres, votre nombre,
Ah! n'espérez pas réussir!
Pour conspirer, vous vous glissez dans l'ombre,
Nous saurons vous y découvrir.
Nous saurons frapper et punir.
Des factions le devoir nous ordonne
De prévenir les malheurs infinis;
Et je réponds au roi de sa couronne,
A Dieu du sang de mon pays!
Oui, je réponds du sang de mon pays. (*Bis.*)

DIANA. Bien, bien, monsieur le duc!... Dans deux jours je vous donnerai les preuves et les plans de la conspiration.

LE MINISTRE. Dans deux jours. Mais jusque-là il faut que mes visites, que nos entrevues restent secrètes... C'est une affaire des plus graves; il y va du salut de l'état.

DIANA. Comptez sur ma discrétion. Tout Madrid me croit brouillée à mort avec vous; aucun de mes gens ne connaît votre excellence.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ISABELLE.

UN DOMESTIQUE, *entrant avec Isabelle.* Ma maîtresse vous attend, mademoiselle.

LE MINISTRE. Quelqu'un!

Il va pour sortir.

DIANA*. Rassurez-vous; une petite ouvrière récemment arrivée de Séville, qui ne vous a jamais vu, et qui ne vous verra sans doute jamais.

* Le Ministre, Diana, Isabelle.

ISABELLE. Voici le mantelet et la coiffure de madame.

DIANA. C'est bien, je suis à vous.

LE MINISTRE, *bas.* Comment pénètre-t-elle ainsi?

DIANA, *de même.* C'est ma faute; dans mon impatience, j'avais donné l'ordre... mais je vous le répète, il n'y a pas de danger... une enfant qui travaille jour et nuit, et ne voit personne. (*Haut.*) J'ai cru, mademoiselle Julia, que vous me manqueriez de parole.

ISABELLE. Pardonnez-moi, madame, de vous avoir fait attendre; mais c'est que j'ai si peu de temps.

DIANA. Comment! il y a huit jours que je vous ai commandé cette coiffure!

Elle va s'asseoir à sa toilette.

ISABELLE. Oui, madame; mais je ne puis pas toujours travailler.

LE MINISTRE, *passant au milieu**. C'est juste, il faut bien donner quelque temps aux galants; et la petite est assez gentille pour en compter plus d'un.

ISABELLE. Monsieur!... (*A part.*) Oh! ma mère! ma mère!

LE MINISTRE. Eh bien, qu'est-ce donc?

ISABELLE. Rien! rien! (*A part.*) J'oubliais... (*Haut et gaiement.*) Votre seigneurie a raison.

AIR : *Ronde du roi Jean.*

Je ne suis qu'ouvrière,
Et pourtant en tous lieux
On me trouve d'assez beaux yeux.
Chacun cherche à me plaire,
Et, ma foi, tour à tour
C'est à qui me fera la cour.
J'entends plus d'une sérénade
Me peindre un amour malheureux ;
Et je dis qu'à la promenade
La duchesse aux airs langoureux
N'a pas tant d'amoureux.

LE MINISTRE. Voyez-vous, la friponne...

ISABELLE, *au milieu***. Permettez!

2e COUPLET.

Je ne suis qu'ouvrière,
Et pourtant, plus qu'ailleurs,
Je me pique d'avoir des mœurs.
Sans me montrer trop fière,
S'ils sont trop familiers,
Je repousse nos bacheliers!
En travaillant à ma fenêtre
J'adresse un sourire à chacun,
Et sans jamais me compromettre,
Je sais n'en rebuter aucun...
Mais je n'en aime qu'un.

Mais je bavarde, je bavarde! et j'oublie... (*A Diana.*) Madame veut-elle me permettre de lui essayer?

* Diana, le Ministre, Isabelle.
** Diana, assise, Isabelle, le Ministre, assis.

DIANA. Certainement... il faut bien voir comment cela va; mais dépêchez... le bal ne va pas tarder à commencer.

ISABELLE, *qui a placé la coiffure.* Madame la trouve-t-elle bien ainsi?

DIANA. Oui, je crois que ce n'est pas mal. Je suis contente de vous, mon enfant; prenez cette bourse sur ma toilette.

ISABELLE. Cette bourse?

DIANA. C'est pour acquitter votre mémoire.

ISABELLE. Mais, madame, il y a dix fois plus que vous ne me devez.

DIANA. Non, car j'entends que personne ne porte les toilettes que je porte moi-même; et si je vous oblige à ne travailler que pour moi seule, il est naturel que je paye en conséquence.

ISABELLE. Cependant...

DIANA. Et puis, on m'a dit que tu avais une mère vieille et infirme... laisse-moi t'aider à la soulager; et c'est encore moi qui te devrai du retour.

Elle lui donne la bourse.

ISABELLE. Oh! madame, croyez...

DIANA, *vivement et sans l'écouter.* A propos, cher duc, j'ai un service à vous demander...

LE MINISTRE. A moi!

DIANA. Il s'agit de m'appuyer auprès du premier ministre, dont je sollicite un régiment.

LE MINISTRE, *riant.* Un régiment pour vous?

DIANA. Pour mon mari!

LE MINISTRE. Que signifie?

DIANA. Puisqu'il n'y a pas d'autre moyen d'être reçue à la cour, il faut bien que j'épouse un homme dont le nom m'ouvrira les portes de l'Escurial.

LE MINISTRE. Je comprends; mais ce mari...

DIANA. On le fera capitaine, et il recevra le soir même du mariage son ordre de départ.

LE MINISTRE. Et un gentilhomme accepte un pareil marché?

DIANA. Il l'acceptera, c'est un pauvre diable... sans patrimoine, sans ressources, un petit noble d'Aragon.

ISABELLE, *à part.* D'Aragon!

DIANA. Beau nom, cependant, don Manuel de Vargas...

ISABELLE, *à part.* Grand Dieu!

DIANA. Qu'avez-vous donc, petite?

ISABELLE, *troublée.* Rien... rien; j'ai eu peur de piquer madame. (*A part.*) Lui! oh! c'est impossible, ce serait trop affreux!

LE MINISTRE, *se levant**. Et ce don Manuel est-il jeune, est-il beau?

* Isabelle, Diana, le Ministre.

DIANA. Qu'importe? Au surplus, je l'ignore, je ne le connais pas.

ISABELLE, *à part.* Ah!

DIANA. C'est aujourd'hui seulement qu'il doit être question entre lui et moi de cette affaire.

ISABELLE, *à part.* O mon Dieu! mais il faut que je le voie, que je lui parle.

DIANA. Don Manuel vient ce soir à mon bal; et comme nous ne nous sommes jamais vus, il ne me reconnaîtra que grâce à la couleur de mon domino et au ruban que j'aurai au bras.

ISABELLE, *à part.* Quelle idée!... mais ce domino, ce ruban... si je pouvais savoir...

DIANA. Une proposition de mariage, des fiançailles sous le masque! ce sera piquant, n'est-il pas vrai, cher duc?

LE MINISTRE. En effet!

DIANA. Eh bien, petite! que faites-vous donc?... qu'avez-vous à rêver ainsi?

ISABELLE. Moi, madame! je pensais, je réfléchissais...

DIANA. A quoi donc?

ISABELLE. Je pensais que pour se faire reconnaître il fallait à la senora du ruban, et j'en ai là du bleu...

DIANA. Du bleu? c'est du cerise que je dois porter.

ISABELLE, *à part.* Du cerise, ah! (*Haut.*) Mais du cerise, cela se verra-t-il assez sur un domino...

DIANA. Sur un domino noir, certainement.

ISABELLE, *à part.* Un domino noir!

LE MINISTRE. Mais il se fait tard; vos salons ne vont pas tarder à se remplir... il faut que je vous quitte.

DIANA. Eh bien, passez par mon boudoir; de cette manière vous n'aurez à craindre d'être rencontré par aucun de mes invités... et vous pourrez en même temps écrire au ministre pour ce brevet.

LE MINISTRE. Vous y tenez donc absolument?

DIANA. Absolument.

LE MINISTRE. Allons, soit! il faut bien faire tout ce que vous voulez.

DIANA. Vous êtes adorable!

ENSEMBLE.

AIR : *Final de don Pasqual.*

Venez donc écrire
Ce que je désire;
Mon âme n'aspire
Qu'à cette faveur.
Il faut me remettre
Vite cette lettre
D'où pour moi doit naître
Bientôt la grandeur.

LE MINISTRE.

Veuillez me conduire,
Car je dois souscrire
A ce que désire
Ici votre cœur.
Je vais vous remettre
Vite cette lettre
D'où pour vous doit naître
Bientôt la grandeur.

ISABELLE, *à part.*

Que va-t-il écrire!
Je suis au martyre!
Mon cœur qui soupire
Pressent un malheur!
Hélas! cette lettre
Qu'il va lui remettre
En mon cœur fait naître
Et trouble et frayeur.

Le ministre et Diana sortent à droite.

SCÈNE V.

ISABELLE, *seule.*

Qu'ai-je appris, mon Dieu!... pauvre Manuel, on médite sa honte, on spécule sur sa misère pour lui faire sacrifier son honneur! Oh! je le verrai, je lui parlerai... Il est noble, il est fier... mais on lui cachera l'infamie de ce marché; il ne songera qu'à ce brevet de capitaine, sans savoir à quelles honteuses conditions il lui est accordé... Oh! je lui dirai tout; je serai là pour l'avertir! c'est à son costume qu'il doit la reconnaître? eh bien, j'en porterai un tout semblable, et quand il m'abordera, croyant lui parler, je lui montrerai l'abîme qu'on ouvre sous ses pas, je lui dévoilerai le piége honteux qu'on veut lui tendre.

AIR : *d'Arwed.*

Vous êtes riche et puissante, madame,
Et vous pensez que l'or le séduira!
Pour le charmer, moi, je n'ai que mon âme...
Entre nous deux le ciel prononcera!
Pour triompher, c'est sur lui que je compte,
Car je ne veux, en prenant un époux,
Que son bonheur, et vous voulez sa honte...
Ah! je serai plus puissante que vous!
Je veux sa gloire, et vous voulez sa honte,
Ah! je serai plus puissante que vous.

On vient! fuyons!

Elle sort à gauche, premier plan; les portes du fond s'ouvrent, et laissent voir les jardins illuminés et garnis de monde.

SCÈNE VI.

HERCULE, INVITÉS, *puis* HECTOR.

CHOEUR.

AIR : *Aimer toujours.* (CONTREDANSES PYRRHIQUES.)

Aimer, chanter, danser toujours,
Voilà toute la vie !
Pour être heureux, aimons toujours
La danse et les amours !
Puisqu'en ces lieux le plaisir nous convie,
A la saisir mettons tous notre envie !
Aimer, chanter, etc.

HERCULE, *entrant.* Ah! ça commence à marcher assez bien... je viens de griser mes cousins. Mon Dieu qu'ils ont donc le vin bête!... J'ai persuadé à ce pauvre Guzman qu'à la suite d'une querelle que j'ai fait naître entre eux il avait donné un soufflet à Hector... Il l'a cru, et convaincu que celui-ci le cherche pour le pourfendre, il est allé faire ses malles et se disposer à partir... c'est toujours un rival de moins...

HECTOR, *entrant* *. Ah! je vous trouve enfin!

HERCULE, *à part.* L'autre... comment me défaire de lui?... Eh! pardieu! par le même moyen!

HECTOR. Comment... vous m'abandonnez, vous me laissez seul, cousin... c'est une indignité, c'est une trahison, c'est...

HERCULE. Silence donc; souvenez-vous que vous êtes au bal...

HECTOR. Je m'en souviens très-bien..... même que mes jambes tricotent déjà comme si elles entendaient la musique.

HERCULE. Eh! malheureux, c'est que vous êtes gris!...

HECTOR. Eh bien! où est le mal?... Il n'y a ici que des gens bariolés, l'un est jaune, l'autre est rose, l'autre est bleu... j'ai bien le droit d'être gris... c'est ma couleur à moi!

Il s'assied.

HERCULE. En vérité, cousin, j'admire votre gaieté, votre insouciance dans un pareil moment! Gusman est plus sérieux, lui!...

HECTOR. Guzman!... à propos, où est-il donc Guzman...?

HERCULE. Il vous cherche...

HECTOR. Il me cherche... et pour quoi faire?

HERCULE. Pour vous tuer...

HECTOR, *se levant.* Pour me tuer!...

HERCULE. Ah! ça vous dégrise!

HECTOR. Me tuer... mais pour quel motif?

HERCULE. Ne vous souvenez-vous plus que vous vous êtes querellés à table?

* Hercule, Hector.

HECTOR. Si fait; mais ce n'est pas une raison pour qu'il me tue.

HERCULE. Il vous a appelé imbécile.

HECTOR. Soit; mais ce n'est pas encore une raison pour qu'il me tue.

HERCULE. Et vous, vous avez riposté... par un soufflet.

HECTOR. Un soufflet... j'ai riposté par un!...

HERCULE. Vous comprenez son exaspération. Je l'ai entraîné de force, mais il s'est échappé de mes mains... et je vous le répète, il vous cherche pour vous mettre en pièces.

HECTOR. En pièces!... mon ami... je me sens indisposé.

HERCULE. Allons, remettez-vous.

HERTOR. Je suis bien mal à mon aise!...

HERCULE. L'air de la campagne vous serait nécessaire.

HECTOR. Vous croyez?... Ah! que je snis donc mal à mon aise!...

HERCULE. Il faut vous y rendre au plus vite, tandis que j'arrangerai l'affaire; vous reviendrez dans un jour ou deux...

HECTOR. Je vais me promener pendant trois semaines!...

HERCULE. On vient... c'est lui, je crois!

HECTOR. Lui! cousin, retenez-le, fût-ce au prix de vos jours.

HERCULE. Allez, je vous sauverai.

HECTOR. Oui, sauvez-moi! Je me sauve.

Il sort.

SCÈNE VII.

ISABELLE, HERCULE, *puis* MANUEL.

HERCULE, *riant.* Ha! ha! ha! de deux!... Que je me défasse du petit don Manuel, et le champ de bataille est à moi... Isabelle sera ma femme! Maintenant tâchons de retrouver la Mariano. (*Voyant Isabelle.*) Eh mais! ce domino, c'est elle-même... (*Allant à elle.*) Eh bien! belle dame, où en sommes-nous? ça marche-t-il?

ISABELLE, *à part.* Ciel! don Hercule! Que veut-il dire?... (*Haut, et déguisant sa voix.*) Quoi?

HERCULE. Le mariage en question... Avez-vous vu Don Manuel?

ISABELLE, *à part.* Ah! je comprends!... il est dans la confidence... (*Haut.*) Il n'est pas encore arrivé.

Manuel entre et se tient au fond.

HERCULE. Ah! bah! c'est singulier!... Mais, tenez, le voici.

ISABELLE. Laissez-nous!

Hercule sort.

MANUEL, *à part.* Voilà bien le costume que l'on m'a indiqué .. Quelle est donc cette personne qui s'intéresse à moi, qui, sans me connaître, m'invite à son bal? Ah! dans un autre moment peut-être je serais venu ici le cœur plein d'espérance... mais le souvenir d'Isabelle empoisonne ma joie... et me rend indifférent à toutes ces promesses de fortune et d'avenir.

ISABELLE, *à part.* Eh bien, il ne vient pas... il faut pourtant lui dire... (*Haut et déguisant sa voix.*) Chevalier...

MANUEL. Ah! pardon, madame, mais j'étais si distrait, si troublé.

ISABELLE. Écoutez-moi vite, monsieur. Je ne suis pas celle qui vous a donné rendez-vous.

MANUEL. Comment!

ISABELLE. Ce que l'on médite contre vous est affreux.

MANUEL. Contre moi, expliquez-vous?

ISABELLE. On veut vous proposer un mariage.

MANUEL. Un mariage...

ISABELLE. Ne m'interrogez pas. Tout à l'heure la maîtresse de cette maison s'approchera de vous, elle vous offrira sa main, ses richesses, en échange de votre nom... Elle vous présentera un brevet de capitaine; mais gardez-vous bien d'accepter, car ce mariage ferait votre honte... car, aussitôt après la signature du contrat, vous recevriez un ordre de départ.

MANUEL. Infamie!

ISABELLE.

1er COUPLET.

Ah! je le vois, ce mariage,
Chevalier, vous semble un outrage;
Ce serait une lâcheté!
Gardez plutôt la pauvreté.
La misère
A deux est légère!...
Voilà! voilà
Ce que votre honneur vous dira!
Voilà! voilà
Ce que l'honneur vous dictera.

Et puis peut-être une autre a-t-elle reçu* vos serments...

MANUEL. Que dites-vous?

2e COUPLET.

ISABELLE.

Si, croyant à votre promesse,
Elle a mis en vous sa tendresse,
Ah! gardez-vous de la trahir...
La pauvre enfant peut en mourir.

* Isabelle, Manuel.

Ah! pour elle
Soyez fidèle!
Voilà! voilà
Ce que votre cœur vous dira!
Voilà! voilà
Ce que le cœur vous dictera.

MANUEL. Mais enfin dites-moi...

ISABELLE. On vient. C'est elle; je vous quitte. Adieu!...

Elle sort vivement.

SCÈNE VIII.

MANUEL, DIANA.

MANUEL. Une pareille proposition à un gentilhomme!... Oh! si je n'écoutais que ma colère...

DIANA, *entrant.* C'est bien lui qu'on vient de me désigner! (*Allant à lui.*) Vous êtes Don Manuel de Vergas?

MANUEL. Oui, madame, et je suis instruit des offres que vous avez à me faire.

DIANA. Déjà?...qui a pu vous dire?

MANUEL. Qu'importe, madame? je vous le répète, je sais tout.

DIANA. Et vous acceptez?

MANUEL. Et je refuse!

DIANA. Comment! ce grade de capitaine, mes bienfaits, ma fortune, qui vous accompagneraient...

MANUEL. Je vous ai dit, madame, que je savais tout... C'était pour nous épargner... à vous la honte de me faire cette proposition, à moi celle de l'entendre.

HERCULE, *entrant, au fond.* Encore ensemble, écoutons!

MANUEL. Mais puisque cela ne vous a pas arrêtée, je vous dirai, madame, ma pensée toute entière.

DIANA. Monsieur!

MANUEL. Je refuse cette union parce que le nom des Vargas n'est pas fait pour couvrir de basses intrigues; je la refuse parce que je préfère ma noble pauvreté à une fortune dégradante; je la refuse enfin parce qu'elle est infâme.

HERCULE, *à part.* A merveille!... il est perdu!...

Il s'approche de Diana.

DIANA, *bas.* Vous voilà!... il faut que je me venge.

HERCULE, *bas.* Rien de plus facile... justement l'alcade mayor est au bal, je cours lui demander un ordre d'arrestation en blanc.

DIANA. C'est bien, allez. (*Se rapprochant de Manuel.*) Monsieur de Vargas, oubliez cette proposition, comme je l'oublie... Pardonnez-moi cette plaisanterie; on vous disait ambitieux... et ce n'était qu'une épreuve dont je vous félicite d'être sorti avec hon-

neur... Quittez donc ce front soucieux, et amusez-vous bien au bal.

Elle sort, premier plan à droite.

SCÈNE IX.

MANUEL, *puis* ISABELLE.

MANUEL, *seul.* Que signifie ce changement?... Oh! n'importe!... Ce bruit, cette fête m'importunent. Quittons cette maison.

ISABELLE*, *entrant.* Oui, partez à l'instant, car un danger vous menace.

MANUEL. Que dites-vous?

ISABELLE. A la faveur de ce costume, je viens de surprendre une conversation entre Don Hercule et l'alcade mayor, et je tremble...

MANUEL. Mais que puis-je craindre?...

ISABELLE. Ne restez pas ici... il faut fuir, vous cacher... (*Tumulte au dehors.*) Ciel! quel est ce bruit?

SCÈNE X.

LES MÊMES, HERCULE*, UN ALCADE, DEUX EXEMPTS, MASQUES.

AIR : *Final des Mémoires du diable.* (2e ACTE.)

Qu'est-ce donc?... quel est ce mystère?

Un danger plane-t-il sur nous?
Afin d'éclaircir cette affaire,
Accourons tous.

HERCULE. Qu'on ne laisse sortir personne... Venez, monsieur l'alcade; je vous dis que vous allez avoir quelqu'un à arrêter.

ISABELLE, *à part.* Grand Dieu! il est trop tard!

HERCULE, *s'approchant d'Isabelle*.* Belle dame, j'ai rempli vos désirs; voici l'ordre d'arrestation en blanc, je vais y mettre le nom?

ISABELLE. C'est inutile, donnez, je vais moi-même.

Elle prend le papier et va écrire à une table à gauche.

HERCULE. Comme vous voudrez... c'est absolument la même chose.

MANUEL, *à part.* Que fait-elle?

HERCULE, *à part.* C'est fini! la petite ne peut plus m'échapper... mes deux cousins partis, le chevalier coffré, et moi...

ISABELLE, *remettant la lettre de cachet à l'alcale, en lui indiquant Hercule.* En prison

HERCULE, *stupéfait.* En prison!

Il veut résister, on s'empare de lui.

REPRISE DU CHOEUR.

Qu'est-ce donc?... etc.

* Manuel, Isabelle.
* Manuel, Isabelle, Hercule.
* Manuel, Hercule, Isabelle.

ACTE TROISIÈME.

Une salle d'attente du palais du Ministre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MINISTRE.

LE MINISTRE, *debout, parcourant des papiers;* DEUX HUISSIERS *du palais au fond.*

LE MINISTRE. Non, je n'en puis douter... une conspiration existe entre le Portugal et la Hollande... et l'ambassadeur portugais en est le principal agent... Dans deux jours j'en tiendrai tous les fils, je pourrai faire arrêter les coupables... mais jusque là il faut surtout qu'on ignore mes visites à la Mariano et les renseignements que j'en reçois... Hier, si je suis bien informé, la foule était grande à son bal!... tous ceux qui s'y trouvaient font-ils partie des mécontents?... Les Fontanarose, par exemple!... oseraient-ils conspirer?... (*Un huissier paraît.*) Eh bien, j'avais ordonné que l'on m'amenât les trois cousins...

L'HUISSIER. Excellence, voici les renseignements qui arrivent sur leur compte.

LE MINISTRE, *lisant.* C'est étrange. (*Il écrit quelques mots.*) Faites porter ceci... (*L'Huissier sort. Il parcourt de nouveau le papier.*) Don Hercule est en prison, et les carrosses des deux autres, chargés de valises et de paquets, étaient prêts pour leur départ... Ah! messieurs de Fontanarose, malheur à vous si mes soupçons étaient fondés!...

L'HUISSIER, *annonçant.* Don Hector de Fontanarose.

LE MINISTRE. Qu'il entre!... Enfin, je vais savoir...

Il s'assied.

SCÈNE II.

LE MINISTRE, HECTOR.

HECTOR. Votre excellence m'a fait l'honneur de me faire appeler?

LE MINISTRE. Quand on s'est présenté chez vous, monsieur, vous vous disposiez à partir...

HECTOR. Oui, oui, monseigneur, j'allais me promener en Andalousie...

LE MINISTRE. Pourquoi?...

HECTOR. Mais, monseigneur, on va se promener pour... se promener...

LE MINISTRE. Pourquoi quittiez-vous Madrid?... La vérité, monsieur, la vérité, ou je vous fais arrêter...

HECTOR. M'arrêter... Arrêtez, monseigneur, voilà le fait... Hier, à la suite d'un souper et en présence d'Hercule, j'ai donné un déplorable soufflet à mon cousin Guzman.

LE MINISTRE. Un soufflet!

HECTOR. Oui, monseigneur, je suis comme Caïn, j'ai souffleté mon cousin.

LE MINISTRE. Mais, enfin, comment cela est-il arrivé?

HECTOR. Comme arrivent tous les soufflets, j'ai levé la main, je l'ai laissée retomber sur sa joue, ça a fait *flaque!* et le soufflet y était.

LE MINISTRE. Mais alors, pourquoi partiez-vous?...

HECTOR. Pourquoi?... C'est que... il devait m'envoyer ses témoins, et...

LE MINISTRE. Et...

HECTOR. Après l'avoir insulté, il eût été cruel de le détruire...

LE MINISTRE. C'est-à-dire que vous aviez peur?...

HECTOR. Moi, peur de lui... peur de lui... moi!...

L'HUISSIER, *annonçant.* Don Guzman de Fontanarose!...

HECTOR, *tremblant.* Lui... monseigneur; je demande à m'en aller...

LE MINISTRE. Restez.

SCÈNE III.

LES MÊMES, GUZMAN*.

GUZMAN. Monseigneur..... (*Voyant son cousin.*) Hector!

HECTOR, *à part.* Ah! grand Dieu! il m'a vu!

LE MINISTRE. Approchez, monsieur. Est-il vrai que, hier, une querelle se soit élevée entre vous et don Hector?

* Le Ministre, Guzman, Hector.

GUZMAN. Entre nous... mais oui, je crois que oui... (*A part.*) Comme il paraît furieux!

HECTOR, *à part.* On lui a laissé son épée... quelle imprudence!...

LE MINISTRE. Est-il vrai enfin qu'un soufflet?...

GUZMAN. Oui, monseigneur; mais je suis prêt à faire des excuses...

HECTOR, *étonné.* Plaît-il? des excuses...

LE MINISTRE. Des excuses pour le soufflet que vous avez reçu?...

GUZMAN. Que j'ai donné... que j'ai eu le malheur de donner.

HECTOR. Du tout, c'est moi...

GUZMAN. Qui l'avez reçu, et c'est moi qui l'ai donné.

HECTOR. C'est moi qui l'ai donné et c'est vous qui l'avez reçu...

LE MINISTRE, *à part.* Veut-on se jouer de moi?... (*Haut.*) Tâchez de vous entendre, messieurs, ou je vous envoie tous deux à la forteresse...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HERCULE*.

HERCULE, *entrant.* La forteresse! qu'est-ce qui parle de la forteresse... Ah! monseigneur! ah! mes chers cousins... quel affreux séjour que la forteresse!

HECTOR. Comment, vous sortez de prison?

HERCULE. Entièrement!.... Seigneur Dieu, j'ai passé une bien mauvaise nuit; j'ai cru que je n'en sortirais que défunt!... Ah! quel affreux séjour que la forteresse!

LE MINISTRE. Calmez-vous... et puisque vous avez été témoin de leur querelle... dites-moi lequel de ces deux messieurs a reçu, hier soir, un soufflet.

HERCULE. Un soufflet... Ah! oui, voilà... Figurez-vous, monseigneur, que je croyais me débarrasser d'un rival au moyen d'une petite arrestation... mais pas du tout, c'est moi qu'on saisit au collet... on m'arrête, on m'entraîne, et... alors... Ah! quel affreux séjour que la forteresse!

LE MINISTRE. Monsieur, si vous parlez encore de la forteresse, je vous y renvoie sur-le-champ.

HERCULE. Ah! non, non, monseigneur! jamais ce nom de prison ne sortira de mon palais.

LE MINISTRE. A la bonne heure... mais le soufflet?

* Le ministre, Gusman, Hercule, Hector.

HECTOR. N'est-il pas vrai que c'est moi qui l'ai donné, et que c'est lui qui l'a reçu?...

HERCULE. Pas le moins du monde!

HECTOR. Ah! bah!

GUZMAN. Ah! j'en étais bien sûr!... c'est moi, n'est-ce pas, c'est moi qui?...

HERCULE. Pas davantage...

GUZMAN. Comment?

HERCULE. Je voulais me défaire de deux rivaux... et je vous envoyais à la campagne, tandis qu'un troisième m'envoyait à la for... je ne l'ai pas dit!

LE MINISTRE, *se levant*. Je devine... et j'avais tort de vous soupçonner. Allez, messieurs, vous êtes de fidèles sujets. (*A part.*) Ils sont trop bêtes pour conspirer!

LES TROIS COUSINS. Monseigneur est bien bon!...

ENSEMBLE.

AIR *des Huguenots*.

Quel plaisir (bis) est le nôtre!
Nous voilà de nouveau réunis.
N'allons plus l'un sans l'autre,
Et restons désormais bons amis!

Les cousins sortent.

SCÈNE V.

LE MINISTRE, *puis* MANUEL.

LE MINISTRE. Oui, mes craintes étaient mal fondées... de ce côté du moins... Mais ce doit être l'heure du conseil.

Il va pour sortir. Manuel entre.

MANUEL*. Monseigneur...

LE MINISTRE. Que me voulez-vous, monsieur?

MANUEL. Monseigneur, cette lettre d'audience me permet de me présenter devant vous; et je viens supplier votre excellence d'utiliser mon épée, de m'accorder enfin un poste dans l'armée qui me permette de quitter Madrid, de partir aujourd'hui même.

LE MINISTRE. Et quels sont vos titres?

MANUEL. Le nom de ma famille, les services qu'elle a rendus au pays.

LE MINISTRE. Vous vous appelez?

MANUEL. Don Manuel de Vargas...

LE MINISTRE. Don Manuel de Vargas!... (*Avec mépris.*) Mais je me souviens, monsieur; c'est vous qui devez contracter un riche mariage; c'est vous qui devez épouser la belle Diana Mariano.

MANUEL. C'est à moi qu'on a proposé ce honteux marché, monseigneur, et je l'ai rejeté comme indigne d'un gentilhomme.

* Manuel, le Ministre.

LE MINISTRE. Vous avez fait cela? c'est bien, don Manuel!

AIR: *Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.*

Dès ce moment à ma protection
Ce refus-là vous recommande;
Pour résister à la tentation
Il faut une âme forte et grande.
Qu'ainsi toujours l'honneur guide vos pas,
De l'avenir vous devez tout attendre;
Oui, lorsque l'on ne consent pas
A ramasser sa fortune aussi bas,
C'est que plus haut on peut la prendre,
Et plus haut vous irez la prendre.

MANUEL. Monseigneur!... tant de bienveillance!...

LE MINISTRE. Don Manuel, je me charge de votre avenir... C'est bientôt l'heure de réception... J'ai besoin de me rendre au conseil... Attendez-moi ici. Au revoir, don Manuel, au revoir.

Il sort par le fond à gauche.

SCÈNE VI.

MANUEL, *puis* ISABELLE.

MANUEL, *seul*. Oh! oui, j'ai hâte de partir, de quitter Madrid, maintenant que le doute ne m'est plus permis, maintenant que toute espérance m'est interdite! car c'était bien elle, elle que j'ai vue sortir furtivement la nuit de la maison de sa mère. Le désespoir m'a fait errer sous ses fenêtres, et ce n'est qu'au jour que je l'ai vue rentrer... J'ai dû éviter le bruit, le scandale, qui auraient tué ma pauvre tante! Mais je veux partir, m'éloigner au plus vite...

ISABELLE, *à la cantonade*. Oui, maman; attendez-moi là.

MANUEL. Cette voix!...

ISABELLE. Je vais savoir si son excellence peut nous recevoir.

MANUEL*. Isabelle!

ISABELLE, *entrant*. Mon cousin!... Vous aviez, comme nous, une audience; mais d'où vient que nous ne vous avons pas vu ce matin? d'où vient que vous ne nous avez pas accompagnées?

MANUEL. Vous voulez l'apprendre, Isabelle?

ISABELLE. Oui, monsieur; et je veux savoir aussi pourquoi vous me répondez à peine, pourquoi vos regards évitent les miens, pourquoi enfin vous êtes si pâle!...

MANUEL. Parce que j'ignore encore où vous avez passé la soirée d'hier!

ISABELLE, *à part*. Grand Dieu!

* Isabelle, Manuel.

MANUEL. Quand je suis revenu chez vous, le cœur plein d'espoir, pour vous apporter cette lettre d'audience, je suis entré dans votre chambre... elle était déserte !

ISABELLE, *à part*. Que lui dire?

MANUEL. Pour ne pas tuer votre mère, je lui ai caché la vérité... je lui ai dit : Elle dort! Mais vous étiez sortie... sortie pour ne rentrer qu'à la fin de la nuit! sortie... seule, en secret... A votre tour, parlez, Isabelle; pourquoi ne me répondez-vous pas? pourquoi vos regards évitent-ils les miens? pourquoi êtes-vous si pâle?...

ISABELLE, *à part*. Mon Dieu, je ne puis pourtant pas lui avouer... (*Haut et s'efforçant d'être gaie.*) Eh! quoi, mon cousin, voilà ce qui vous tourmente, ce qui vous donne cet air sombre et boudeur ?

MANUEL. Ce calme, cette assurance...

ISABELLE. Vous étonnent... car vous pensiez parler à une coupable...

MANUEL. Mais si vous ne l'êtes pas, expliquez-vous...

ISABELLE. Maintenant c'est impossible, et pourtant...

AIR du *Moulin*. (ROI D'YVETOT.

De cette froideur
Mon âme est blessée;
De ce ton grondeur
Je suis offensée.
Je veux qu'un époux
Croie à ma tendresse,
Mais fi du jaloux
Qui tremble sans cesse!
Si nous vous passons
Plus d'une folie,
Jamais les soupçons
On ne les oublie.
Messieurs les maris,
Pour être chéris,
Confiance entière!
Croyez qu'à regret.
Le cœur est discret.
Confiance entière!
Du bonheur sur terre
Voilà le secret.

MANUEL. Mais pourquoi refuser de m'apprendre ?...

ISABELLE. Attendez seulement que nous ayons vu le ministre ; oui, lorsque nos biens nous serons rendus, vous saurez tout... (*A part.*) Car alors il sera riche, et je pourrai, sans blesser sa fierté, lui dire que cet argent lui venait de mon travail.

MANUEL. Je ne comprends pas...

ISABELLE, *souriant*. Si vous me compreniez, monsieur, où serait le mérite? (*Avec douceur.*) Allons, Manuel, un peu de patience... je ne vous demande votre confiance que pendant une heure peut-être. Croyez-vous que ce soit trop pour moi, qui vous aime depuis si longtemps?

MANUEL, *ému*. Isabelle!

ISABELLE.

2e COUPLET.

Déjà, je le sens,
Le soupçon s'efface;
A mes doux accents
Le nuage passe.
Sans remords, hélas!
D'une perfidie
On n'accuse pas
Sa sœur, son amie.
Ah! vous l'absoudrez
Bientôt de tout blâme!
Bientôt vous pourrez
Lire dans son âme!
Elle parlera...
Oui, mais, jusque-là,
Confiance en elle!
Croyez qu'à regret.
Son cœur est discret.
Ah! votre Isabelle
Avec vous peut-elle
Rougir d'un secret?

MANUEL. Allons, j'attendrai ; mais souvenez-vous que si vous me trompiez, ce serait mon arrêt de mort!

Ritournelle.

ISABELLE. On vient... et ma mère qui m'attend!... Oh! je cours la chercher. Au revoir, mon cousin, au revoir!

Elle sort.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE MINISTRE, SUITE, LES TROIS COUSINS *.

CHOEUR.

AIR *du Concert à la cour.*

Honneur, honneur à l'excellence
Qui près d'elle nous donne accès!
Offrons-lui donc à l'audience
Nos hommages et nos placets.

Entre Isabelle avec la Marquise.

LA MARQUISE. Le ministre va venir?

MANUEL. Oui, ma tante...

ISABELLE. Et je vais lui remettre votre placet.

UN HUISSIER. Son excellence.

Entre le premier Ministre; tout le monde se découvre; le Ministre salue, et s'approche de la foule, qui lui remet des placets.

MANUEL, *prend Isabelle par la main et la conduit près du Ministre. Elle tient les yeux baissés et lui présente le placet.* Monseigneur...

LE MINISTRE. Donnez, donnez, mon enfant.

ISABELLE, *levant les yeux.* Grand Dieu!

LE MINISTRE. Qu'ai-je vu! Comment c'est toi, petite!

Les trois Cousins reparaissent.

TOUS, *étonnés.* Petite!

LE MINISTRE. Qui t'amène ici?... Est-ce que tu viendrais aussi solliciter?

ISABELLE. Monseigneur!

MANUEL. O ciel! ce ton... quelle horrible pensée. (*A Isabelle.*) C'est à vous, à vous qu'il parle ainsi!... à vous, qui ne connaissez pas, qui n'avez jamais vu le ministre?

ISABELLE. Que répondre, mon Dieu!

HECTOR, *avec ironie.* Mais monseigneur la connaît très-bien!

GUZMAN, *de même.* Et il la tutoie très-bien.

LE MINISTRE. Allons, petite, rassure-toi... tu es assez jolie pour obtenir facilement quelque grâce; ou verra ce qu'on peut faire en ta faveur!... surtout, si tu sais être discrète. (*Se tournant vers les seigneurs.*) Mais voyez, voyez donc, messieurs, comme elle tremble... Toi, si insonciante, si joyeuse parfois... toi, qui chantes si gaiement le printemps et les amours!...

MANUEL. Oh! infamie!

ISABELLE. Mais, monseigneur! (*A part.*) Oh! quelle honte! quelle honte!

HERCULE, *à part.* Et nous qui voulions l'épouser...

LA MARQUISE. A qui donc son excellence parle-t-elle ainsi?

HERCULE. A qui? mais c'est...

MANUEL, *lui saisissant le bras.* Silence!

ISABELLE, *avec fermeté.* Pardonnez-moi, monseigneur, mais vous vous méprenez sans doute sur ce que je suis et sur ce que je demande... Si je suis venue dans ce palais...

LE MINISTRE, *bas, et sévèrement.* Serait-ce, mademoiselle, pour abuser d'un secret que vous avez surpris?

ISABELLE. Un secret?...

LE MINISTRE, *bas.* N'êtes-vous pas cette petite qu'hier j'ai rencontrée chez...

ISABELLE, *avec force.* Je suis... je suis la fille du marquis de San-Lucar.

LE MINISTRE. La fille du marquis de San-Lucar!

LA MARQUISE. Ma fille... c'était à ma fille que le ministre parlait avec ce mépris!

ISABELLE. Non, ma mère, non. Son excellence ne savait pas... elle ne pouvait deviner... elle a été trompée par les apparences, par le lieu où nous nous sommes rencontrés.

LE MINISTRE, *bas.* Pas un mot de plus, mademoiselle.

MANUEL. Rencontrés!... rencontrés hier, cette nuit, n'est-ce pas, monseigneur?

LE MINISTRE, *sévèrement.* Monsieur de Vargas, le premier ministre ne doit compte qu'au roi de ses actions.

HERCULE, *aux deux autres.* Décidément ça se complique.

HECTOR, *de même.* Je n'y comprends plus rien.

LA MARQUISE. Isabelle! expliquez-vous, je vous l'ordonne!...

LE MINISTRE, *bas.* Et moi, je vous le défends *... (*La prenant à part.*) Mademoiselle, j'ignore le motif qui vous a conduite sous un déguisement et sous un nom d'emprunt dans la maison où nous nous sommes vus hier; mais souvenez-vous bien qu'il faut que tout le monde ignore que j'y suis allé... et souvenez-vous bien aussi que de votre silence dépendent le salut de l'état, la liberté et la vie de votre père.

ISABELLE. De mon père!... grand Dieu!

LE MINISTRE, *à Isabelle.* Si vous dites un mot, il est perdu!

ISABELLE. Je me tairai, monseigneur; je me tairai!

Deux heures sonnent.

LE MINISTRE. Deux heures!... Au conseil, messieurs!... au conseil.

REPRISE DU CHOEUR PRÉCÉDENT.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, ISABELLE, MANUEL, LES TROIS COUSINS, SEIGNEURS.

Tous se rapprochent, et regardent avec curiosité et en riant la contenance d'Isabelle.

MANUEL. Enfin, il est parti!... Et maintenant, Isabelle, parlez, expliquez-vous.

ISABELLE. C'est impossible!

TOUS. Impossible!

HERCULE. Parce que c'est trop clair.

MANUEL, *à Hercule.* Misérable!... (*Revenant à Isabelle.*) Vous voyez bien qu'il le faut!

ISABELLE. Mais je ne le peux pas, vous dis-je!

LA MARQUISE. Malheureuse!... mais tu es donc coupable?

ISABELLE. Coupable! moi!... Oh! non... plus tard, vous saurez tout... vous apprendrez...

MANUEL. Toujours des délais!..... Mais tout à l'heure vous promettiez de parler à la fin de cette audience, et vous voulez que j'attende encore, quand de nouveaux soupçons, quand un nouvel éclat sont venus vous accuser.

ISABELLE. Ne m'interrogez pas... car, pour me justifier, il faudrait tout vous dire...

* La Marquise, Isabelle, Manuel, Hercule, Guzman, Hector.

tout, jusqu'à cette rencontre, et je ne le peux pas !

LA MARQUISE. Et le ministre?... et ce ton de mépris avec lequel il vous traitait?... Mais répondez donc?... répondez donc?..

ISABELLE. Mais encore une fois... ici, devant tout ce monde...

LA MARQUISE. Oui, devant eux tous... car c'est devant eux qu'on a flétri votre nom; car c'est devant eux que votre mère est prête à mourir de désespoir.

ISABELLE. Ma mère!...

MANUEL. Au nom du ciel, ne laissez pas au soupçon le temps de briser mon cœur... au mépris le temps de remplacer l'amour dans mon âme!...

AIR *de Huit ans d'absence.* (L. PUGET.)

Voyez, voyez mon trouble, ma pâleur!...
Prenez pitié de ma tristesse amère!
Mais non * !... plutôt pitié pour votre mère,
Prête à mourir de honte, de douleur!...

ISABELLE, *à elle-même.*

A leurs pleurs rester insensible?...
La force me manque... hélas! c'est trop souffrir!...
Pourtant parler... c'est impossible!...
Ou bien mon père va périr!...
Ah! pour me taire en ce moment d'orage,
Mon Dieu! mon Dieu! soutenez mon courage!
Lorsqu'un seul mot pourrait les consoler,
Ah! faites-moi mourir plutôt que de parler!

* Le Marquis, Manuel, Isabelle.

LA MARQUISE. Eh quoi! vous vous taisez!... eh quoi! pas un mot?

ISABELLE. O mon père! mon père!...

LA MARQUISE. Ton père! malheureuse!... tu le déshonores!...

ISABELLE. Ah! c'en est trop!... Mon Dieu, moi accusée d'infamie!... soupçonnée d'avoir trahi son amour! maudite de lui et de ma mère, quand j'ai tant souffert pour eux!... quand, pour eux, je me suis si longtemps sacrifiée!... Oh! oui, c'en est trop!... c'en est trop!... mon âme se révolte à la fin! Et puisque vous rejetez mes serments et mes prières... puisque vous ne voulez en croire ni mes larmes ni mon désespoir... eh bien, je vais tout dire!... (*Avec égarement.*) Hier, Manuel, vous me cherchiez dans ma chambre, et ma chambre était déserte à neuf heures, parce qu'elle l'a été toute la nuit!... Vous avez cru reconnaître une jeune fille marchant seule dans les rues au milieu de la nuit?... cette jeune fille, c'était moi... Le duc d'Alcala!... mais le duc d'Alcala n'a jamais envoyé d'argent... il a durement repoussé ma prière... cet argent vient de moi... parce que... voyez-vous... ma mère serait morte de faim... parce que Manuel était pauvre... Alors, moi, j'ai voulu... j'ai... j'ai... (*Ici paraît le Ministre au fond.*) Oh! non, non! c'est impossible... je ne veux pas... je ne peux pas tuer mon père!

Elle tombe évanouie. On s'empresse autour d'elle.

ACTE QUATRIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

PEREZ, *puis* LES TROIS COUSINS.

PEREZ, *seul.* Rien encore de nouveau... Je n'ose pénétrer chez madame... depuis hier elle est enfermée chez elle, et ne veut recevoir personne, pas même mademoiselle, qui a passé la nuit dans sa chambre à pleurer. Mon Dieu! qu'est-il donc arrivé?... je ne me suis permis de leur adresser aucune question; mais je voudrais pourtant bien savoir...

HERCULE, *entr'ouvrant la porte du fond.* Le chevalier de Vargas est-il ici?

PEREZ. Le chevalier de Vargas... ce n'est pas ici qu'il demeure.

HERCULE, *bas.* Je le sais bien, mais je demande s'il y est parce que je n'aime pas à me rencontrer avec ce petit........ Y est-il, oui ou non?

PEREZ. Il n'y est pas.

HERCULE *, *descendant.* Bravo! (*Très-haut, et d'un ton fanfaron.*) C'est que, comme je le disais, je n'aime pas à me rencontrer avec ce petit gentillâtre... (*Au fond.*) Entrez, entrez, mes chers cousins!...

GUZMAN *et* HECTOR *paraissent.* Il n'y a personne **?

HERCULE. Personne!... venez donc!...

Ils s'asseyent.

PEREZ. Mais je ne me trompe pas... vous êtes les seigneurs de Fontanarose?

HERCULE. Oui, mon cher, oui... des amis, des voisins de votre maîtresse.

* Hercule, Perez.
** Guzman, Hector, Perez, Hercule.

HECTOR. Ainsi, annoncez-lui...

PEREZ. Pardon, messieurs... mais en ce moment... je ne sais si je puis...

HERCULE. Et pourquoi?...

PEREZ. C'est que madame la marquise veut être seule; il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose de bien terrible au palais de son excellence.

HECTOR. Par saint Ignace! je le crois bien.

HERCULE. Une affreuse avanie!...

GUZMAN. Un atroce scandale!...

PEREZ. Comment, messieurs, vous y étiez donc?... vous savez?...

HERCULE. Nous savons tout, mon cher.

PEREZ. Vraiment!... Ah! si j'osais prier vos seigneuries de m'apprendre...

HERCULE. Hein?... qu'est-ce que c'est, maraud? des questions?...

GUZMAN. Vous vous permettez de nous interroger?

HECTOR. Nous prenez-vous pour des faiseurs de propos?

HERCULE. Parce que mademoiselle de San-Lucar a des intrigues...

PEREZ. Des intrigues!...

HECTOR. Parce qu'elle a été rencontrée par le ministre dans un endroit..... scabreux...

PEREZ. Bonté du ciel!... un endroit scabreux!

GUZMAN. Parce qu'enfin elle a été traitée devant toute la cour comme une petite.... rien du tout...

PEREZ. Ah! qu'est-ce que j'entends là!

HERCULE, *se levant.* Ce n'est pas une raison pour que des gentilshommes de notre rang descendent jusqu'à colporter les nouvelles de la cour...

GUZMAN, *se levant.* A bavarder avec les valets...

HECTOR, *se levant.* A jaboter dans les antichambres... Allons donc, mon cher, allons donc!...

PEREZ. Ah! Seigneur Dieu! qu'est-ce que j'apprends... des intrigues... elle!... ma jeune maîtresse!... C'est donc pour ça que madame ne veut plus la voir...

HERCULE. Ah! elle ne veut plus?... Parle, explique-toi.

AIR : *Du premier prix.*

Parle, de ta jeune maîtresse
Apprends-nous vite les secrets...

GUZMAN.

Au plus haut point ça m'intéresse...

HECTOR.

Et nous jurons d'être discrets.

HERCULE.

Ce récit de ta conscience
Ne saurait troubler le repos;
Tu le sais par expérience
Nous ne faisons pas de propos.
Oui, nous détestons les propos,
Nous avons horreur des propos.

PEREZ*. Hélas! depuis hier, tout est changé, bouleversé ici... jusqu'à don Manuel, qui ne passait pas un seul jour sans venir, et qui ne reparaît pas.

HECTOR. C'est assez clair, je crois...

PEREZ. Eh bien, tenez, malgré tout ça, je ne puis croire encore que ma jeune maîtresse soit coupable.

HERCULE. Ah! je comprends qu'on se laisse tromper à ses airs d'innocence...

HECTOR. Nous y avons bien été trompés nous-mêmes... car enfin elle s'est moquée de nous et de nos propositions d'hyménée.

GUZMAN. Mais voilà qui rabattra son caquet.

HECTOR. Voilà qui va lui faire baisser le ton.

HERCULE. Et tenez, il me semble que je la vois, d'ici, venir d'un air bien humble, bien poli...

SCÈNE II.

LES MÊMES, ISABELLE**.

ISABELLE. Messieurs de Fontanarose!...

LES TROIS COUSINS, *à part.* C'est elle!...

HERCULE, *à part.* Accablons-la de nos sarcasmes!

ISABELLE. Ah! vous êtes ici, messieurs; je devine le motif qui vous amène.

HERCULE. Vous êtes si spirituelle!

ISABELLE. Vous vous êtes dit, sans doute: Elle nous a reçus hier avec hauteur, avec dédain...

HERCULE. Eh! mais... c'est un peu vrai.

ISABELLE. Aujourd'hui elle sera moins fière; aujourd'hui nous nous vengerons de ses mépris.

HECTOR. Non, non; nous ne sommes pas si cruels...

ISABELLE. Elle doit être si humiliée, si honteuse, disiez-vous encore... qu'elle s'estimera heureuse de notre visite... la visite de messieurs de Fontanarose.

HERCULE. Eh bien, oui, oui, c'est ce que nous pensions.

* Gusman, Hector, Hercule, Perez.

** Guzman, Hector, Hercule, Isabelle, Perez.

GUZMAN. C'est ce que nous pensions tous les deux.

HECTOR. C'est ce que nous pensions tous les trois.

ISABELLE, *avec fierté*. Et vous vous êtes trompés, messieurs!

LES TROIS COUSINS. Ah bah!

ISABELLE *. Regardez-moi bien en face, et voyez si je rougis, ou si je tremble... j'ai pu me troubler devant son excellence, mais je retrouve ici toute mon assurance et toute ma dignité.

HERCULE, *bas aux autres*. Ah ça! mais, elle n'est pas humble du tout.

ISABELLE.

AIR : *Epoux imprudent.*

En vérité, j'admire le courage
De trois nobles, de trois seigneurs,
S'unissant pour me faire outrage,
Et venant insulter aux pleurs
D'une fille sans défenseurs!...

Avec force.

Ce triomphe je vous l'enlève!
Merci, messieurs, de ce dernier affront!
Sous le malheur j'ai pu courber le front,
Sous l'insulte je le relève.

HERCULE, *interdit*. Permettez, mademoiselle; nous n'avons pas dit...

GUZMAN. Vous vous méprenez sur nos intentions...

HECTOR. Nous venions, au contraire, vous offrir des consolations.

ISABELLE. Je n'ai que faire de vos consolations, messieurs; quoi que l'on puisse penser de moi, je reste forte de ma propre conscience... et si l'on a le droit de ne pas recevoir cette petite à la cour... cette petite a le droit aussi d'être sa maîtresse chez elle, et de renvoyer ceux dont la sottise l'importune et dont l'insolence l'outrage **.

PEREZ, *à part*. Très-bien, très-bien!

HECTOR, *bas, aux autres*. Dites donc... mais elle nous renvoie...

HERCULE. En effet, je crois qu'elle vous congédie... Attendez; comme le plus spirituel des trois, je vais lui répondre... et de la bonne manière (*Haut*.) Mademoiselle, je sors! Sortons mes cousins...

ENSEMBLE.

AIR : *Pour boire et fumer un cigare* (Amour et Amourette).

LES TROIS COUSINS.

Allons, partons; que l'on s'empresse
De la laisser en liberté.
Mais je comptais, je le confesse,
Sur un peu plus d'humilité.

* Guzman, Hector, Isabelle, Hercule, Perez.

** Guzman, Hector, Hercule, Isabelle, Perez.

ISABELLE ET PEREZ.

Vite, partez; que l'on s'empresse
De me/la laisser en liberté.
En ces lieux je suis/elle est la maîtresse.
On doit faire ma/sa volonté!

Les trois Cousins sortent.

SCÈNE III.

ISABELLE, PEREZ.

PEREZ. Les voilà qui s'en vont l'oreille basse... Ah! vous avez joliment fait, mademoiselle, de rabattre leur insolence... Je me tenais à quatre pour ne pas éclater...

ISABELLE. Bon Perez!... Mais dis-moi, que fait ma mère?

PEREZ. Toujours seule dans sa chambre.

ISABELLE. Pauvre mère!... Oh! il faut que je la voie, que je lui parle!

PEREZ. Si vous l'ordonniez, j'essayerais...

ISABELLE. Non, il faut respecter ses ordres... il faut attendre... Et mon cousin, tu ne l'as pas vu, Perez?

PEREZ. Pas encore, mademoiselle.

ISABELLE. Hélas!

On entend sonner.

PEREZ. Madame la marquise qui appelle...

ISABELLE *. Eh bien! va, Perez, et ne lui dis pas que je suis ici.

SCÈNE IV.

ISABELLE, *puis* LA MARQUISE *et* PEREZ.

ISABELLE, *seule*. Il n'est pas venu... Depuis hier il se tient éloigné de moi... Pauvre Manuel! comme il doit souffrir!... Quel regard de mépris il attachait sur moi!... et lorsque après mon évanouissement je suis revenue à moi, je me suis trouvée seule, toute seule ici.. et malgré mes larmes, mes prières, ma mère a refusé de m'entendre!... Mais Manuel!... il ne m'aime donc plus, lui! puisqu'il me croit coupable, puisqu'il me fuit..... puisqu'il ne daigne pas même me demander de me justifier... Devant tout ce monde je ne pouvais pas, je ne devais pas le faire... Mais ici, à lui, j'aurais pu tout dire sans danger.

AIR *de Mademoiselle de Mérange.*

Lorsqu'à la fois tout m'abandonne,
Puis-je leur taire mon secret?...
Que le ministre me pardonne,

* Perez, Isabelle.

Mais je le sens, il me tuerait!
De mon serment je me délivre;
Je l'ai gardé pendant un jour;
Mais plus d'un jour je ne puis vivre
Sans leur amour. (*Bis.*)

Ciel! ma mère!

LA MARQUISE, *entrant avec Perez*. Il n'y a personne avec nous ici, Perez?

Isabelle fait signe à Perez de dire que non.

PEREZ. Personne, madame la marquise.

LA MARQUISE. C'est bien. Je te l'ai dit (*elle s'assied*), je veux être seule, toujours seule maintenant.

PEREZ, *regardant Isabelle*. Et pourtant, madame la marquise, voici une lettre qu'on vient d'apporter pour vous.

LA MARQUISE. Pour moi!

PEREZ. Et il faudrait quelqu'un... pour vous la lire... votre fille!...

LA MARQUISE. Ma fille!... je n'ai plus de fille, Perez... Elle a brisé tous les liens qui m'attachaient à elle... Sa faute a élevé entre nous une barrière éternelle...

ISABELLE, *à part*. Que je souffre! que je souffre!...

LA MARQUISE. Lis-moi donc cette lettre, Perez... puisque c'est toi seul à présent qui peux me rendre cet office.

PEREZ. Madame la marquise...

LA MARQUISE. Allons, lis, je le veux.

PEREZ. J'obéis. (*Il ouvre la lettre.*) Elle est de votre neveu, le chevalier de Vargas!

ISABELLE. De Manuel!...

LA MARQUISE. Pauvre jeune homme!... et lui aussi il doit être bien malheureux!

PEREZ, *lisant*. « Madame la marquise, si » je n'avais à vous offrir que de vaines con- » solations, je me serais abstenu de renou- » veler vos douleurs en vous écrivant. Dieu » sait si j'aimais Isabelle, Dieu sait que pour » elle j'aurais donné ma vie... »

ISABELLE, *à part*. Bon Manuel!...

PEREZ, *continuant*. « Mais, après ce qui » s'est passé, mon amour a dû s'éteindre, » et si je ne puis oublier celle qui devait être » ma compagne, du moins je dois m'en sé- » parer pour toujours... »

ISABELLE, *à part*. Que veut-il dire?...

PEREZ. « Je suis donc allé trouver le mi- » nistre, j'ai supplié son excellence de m'en- » voyer en Flandre, où nous faisons la guerre » en ce moment. Ce soir j'aurai mon ordre » de départ, et demain j'aurai quitté Madrid » pour jamais!... »

ISABELLE, *à part*. Ciel!... il part!... il m'abandonne!...

PEREZ. « Adieu, madame... A défaut du » bonheur tranquille que j'espérais, je cours » chercher le bruit et les dangers des champs » de bataille... Puissé-je bientôt y rencontrer » la mort!... »

ISABELLE, *jetant un cri*. La mort!... grand Dieu!...

LA MARQUISE, *se levant*. Qu'entends-je!... Eh quoi, Perez, vous me trompiez... elle était ici, malgré ma défense...

PEREZ. Madame la marquise...

LA MARQUISE. Il suffit, sortez...

PEREZ. J'obéis!... (*A part.*) Pauvres femmes!

ENSEMBLE.

AIR du *Duc d'Olonne*.

LA MARQUISE, *à part*.

Sa voix, ses accents
Ont troublé mes sens.
Sa présence en mon cœur
Réveille la douleur!
Ah! ne restons pas!
Pauvre mère, hélas!
Je pourrais m'attendrir
Je dois la fuir!

ISABELLE, *à part*.

Sa voix, ses accents
Ont troublé mes sens!
Son aspect dans mon cœur
Réveille la douleur!
Mais ne tremblons pas!
Pauvre mère, hélas!
Oui, je veux l'attendrir
Et la fléchir!

PEREZ, *à part*.

Ce ton menaçant
Me rend tout tremblant!
Moi, leur vieux serviteur,
Je ressens leur douleur!
Mais ne restons pas!
Pauvre mère, hélas!
Puisse-t-elle l'attendrir
Et la fléchir!

Il sort par le fond.

SCÈNE V.

LA MARQUISE, ISABELLE.

La Marquise sans dire un mot se dirige vers la porte de droite.

ISABELLE. Ma mère!... vous voulez sortir... me quitter... mais vous m'accusez donc aussi, vous?... mais il n'y a donc pas dans votre cœur une voix qui vous crie que votre fille n'est pas coupable... quelque chose qui vous dit : Elle aime trop sa mère pour avoir voulu la tuer à force de honte et d'infamie?... Oh! c'est bien vrai, allez, ma mère, c'est bien vrai... je vous aime trop pour cela!

LA MARQUISE. Non, je ne vous crois pas... je ne vous crois pas.

Elle se laisse aller dans le fauteuil.

¹ La Marquise, Perez, Isabelle.

ISABELLE, *à genoux*. Écoutez, ma mère, écoutez bien le son de ma voix, et vous saurez si je mens... Mettez la main sur mon cœur, et vous saurez si je vous trompe... Ma mère, par les caresses que vous m'avez tant de fois prodiguées, par les larmes que vous avez versées sur le malheur de votre enfant, je vous jure que je suis innocente.

LA MARQUISE. Innocente !... Oh ! si cela était vrai, mon Dieu !...

ISABELLE. Ah ! vous me croyez !... vous me croyez, n'est-ce pas ?... Est-ce que je pouvais oublier en un instant tant d'affection, de soins et de tendresse ?... est-ce que je ne devais pas me dire : Mais si je me déshonore... il faudra bien que ma mère me maudisse et me chasse... et alors, elle sera donc seule, toute seule dans le monde, elle ne m'aura plus pour la soutenir... pour guider ses pas... et elle est aveugle, mon Dieu !

AIR : *Elle est partie*. (DELATOUR.)

C'est vous qui depuis mon enfance
Avez formé mon cœur
Aux leçons de l'honneur ;
C'est vous qui, par votre indulgence,
D'un devoir à remplir
Me faisiez un plaisir ;
C'est vous dont, aux jours de misère,
La voix toujours me consola ;
Et moi, soins, tendresse si chère,
J'aurais oublié tout cela !...
Oh ! non, sans le rendre à ma mère
Je ne pouvais partir,
Je ne pouvais mourir !...

LA MARQUISE. Mais, au nom du ciel, explique-toi donc ! car, malgré moi, tes accents me pénètrent, me persuadent... car une mère ne demande pas mieux que de croire à l'innocence de sa fille !...

ISABELLE. Oh ! merci, merci, ma mère... et maintenant, vous saurez toute la vérité.

LA MARQUISE. Parle, parle vite !

ISABELLE. Je vous ai dit que le duc d'Alcala nous envoyait de l'argent... et quelquefois je vous lisais des lettres... Eh bien, ma mère, je vous trompais... Monsieur d'Alcala ne nous a jamais écrit... jamais il ne nous a rien envoyé.

LA MARQUISE. C'était donc vrai ?... Mais alors... alors, d'où venait donc cet argent ?...

ISABELLE. D'où il venait, ma mère ?... Chaque jour je voyais diminuer nos ressources ; je voyais, en tremblant, arriver l'instant fatal où il ne nous resterait plus rien... vous ne vous plaigniez pas, ma mère, mais quelquefois, quand vous vous croyiez seule, je vous voyais pleurer !...

LA MARQUISE. Après ?... après ?...

ISABELLE. Je savais bien quels devoirs m'imposait le nom de San-Lucar... je savais qu'aucun reproche... qu'aucun souvenir honteux ne devait jamais s'attacher à ce nom... mais je savais aussi que vous souffriez, ma mère... je savais aussi que vous manquiez de pain... et moi, votre fille, moi, que vous aviez nourrie, je ne pouvais pas vous laisser manquer de pain !

LA MARQUISE. Mais enfin, enfin ?... qu'as-tu donc fait ?

ISABELLE, *à genoux*. Pardonnez-moi, ma mère... j'ai travaillé !...

LA MARQUISE, *se levant*. Travaillé !... travaillé !...

ISABELLE. Oui, les talents futiles que vous m'aviez donnés dans un temps plus heureux, je les ai fait servir à notre subsistance. Lorsque vous me croyiez inactive ou endormie, je me mettais à l'ouvrage... je travaillais sans relâche. Je vous ai caché mon secret, parce que vous ne m'auriez pas laissée passer toutes mes nuits dans les larmes et le travail ; par tendresse pour moi, vous vous seriez condamnée au besoin, afin de m'éviter des fatigues et des veilles ; et je ne le voulais pas, moi !... Je ne voulais pas non plus qu'il tendît honteusement la main, lui... lui, qui m'abandonne maintenant !... et j'avais fait deux parts de mon travail et de mon temps, le jour pour lui, la nuit pour vous !...

LA MARQUISE. Oh ! pauvre enfant, pauvre enfant que j'ai méconnue !...

ISABELLE. Je faisais des parures que de belles dames achetaient sans se douter qu'elles leur venaient de mademoiselle de San-Lucar. Pour reporter mon ouvrage, j'avais pris un nom d'ouvrière... C'est dans une de ces maisons que le ministre m'a rencontrée ; il n'a vu en moi qu'une fille de rien, une petite grisette ; et voilà pourquoi, en me retrouvant à la cour...

LA MARQUISE. Assez... assez !... ah ! je comprends tout maintenant... et nous t'accusions, nous, nous que ton travail nourrissait... nous te repoussions, toi, si noble et si dévouée !... mais où es-tu donc, Isabelle ?... pourquoi donc te tiens-tu loin de moi ?

ISABELLE. J'attends que vous m'ayez pardonné, ma mère...

LA MARQUISE. Te pardonner !... oh ! c'est plutôt à toi de me pardonner mes injustes soupçons... Mais viens donc, viens donc sur mon cœur !

ISABELLE, *s'y jetant*. Ma mère !... (*Elles se tiennent embrassées.*) Mais lui, lui, Manuel qui me croit coupable... qui veut partir ?...

LA MARQUISE. Oh ! nous le détromperons ; nous l'empêcherons ce départ !... Mais pourquoi n'avoir pas parlé hier ? pourquoi ne nous avoir pas fait cet aveu lorsque nous te supplions de t'expliquer ?

ISABELLE. Pourquoi ? ah ! c'est que devant toute cette foule je ne pouvais rien dire !... c'est qu'il s'agissait d'un secret d'état... c'est que le ministre m'avait défendu, sur le salut de mon père, de nommer le lieu où nous nous étions rencontrés... c'est qu'enfin j'avais donné ma parole...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE MINISTRE, MANUEL, LES TROIS COUSINS FONTANAROSE, SEIGNEURS *et* DAMES DE LA COUR.

LE MINISTRE. Et cette parole, mademoiselle, je viens vous la rendre.

ISABELLE. Le ministre !

LA MARQUISE. Le ministre ici !...

LE MINISTRE. Oui, le ministre, à qui le secret n'est plus nécessaire... car la conspiration est découverte, et les coupables sont en notre pouvoir.

HECTOR. Ah, bah ! il s'agissait d'une conspiration ?...

LE MINISTRE. Demain le marquis de San-Lucar sera libre... demain, madame, vous reprendrez vos biens et votre rang à la cour.

GUZMAN, *bas*. Allons, c'est un échange de faveur !

* La Marquise, Isabelle, le Ministre, Manuel, Hercule, Hector, Guzman.

HERCULE, *bas*. Son Excellence est reconnaissante !

LE MINISTRE. Et maintenant je déclare que mademoiselle de San-Lucar est la plus noble, la plus digne, la plus pure des femmes...

LES TROIS COUSINS. Ah, bah ?...

ISABELLE. Monseigneur !...

LE MINISTRE. Laissez-moi parler, mademoiselle... l'outrage a été public, il faut que la réparation le soit aussi... Oui, messieurs, si, trompé par les apparences, je n'ai vu en elle qu'une obscure ouvrière, c'est que cette courageuse jeune fille ne dédaignait pas de travailler pour nourrir sa mère et son cousin !

MANUEL. Isabelle !... me pardonnerez-vous jamais ?

ISABELLE, *lui tendant la main*. Mon cousin, je suis trop heureuse pour ne pas oublier...

LE MINISTRE, *souriant*. Don Manuel, vous ne partirez pas pour la Flandre; mais sa majesté vous attache à sa personne.... Dans quelques jours vous recevrez votre brevet de capitaine.

MANUEL. Que de bonté !...

GUZMAN. Décidément elle nous échappe !

HERCULE. Eh bien, nous ferons comme nos pères, nous resterons garçons !...

CHOEUR FINAL.

AIR *de l'Enfant de la Grève*. (1er ACTE.)

Désormais plus de douleur,
Plus de soupçons, plus d'alarmes!
Le ciel, touché de vos larmes,
Nous rend enfin au bonheur.

FIN.

Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.